

EDITION DE L'ÉCHO DE PARIS

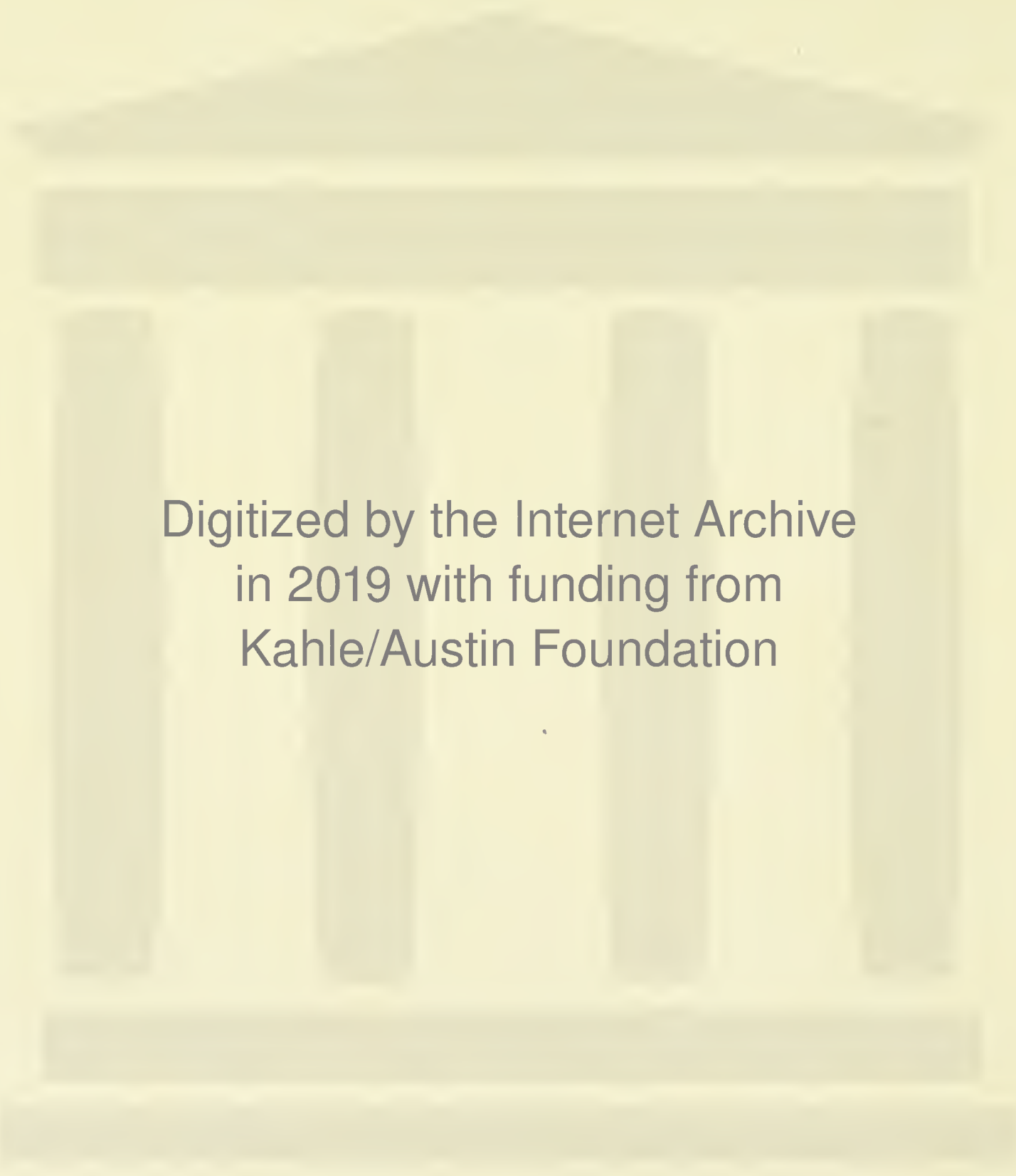
LA CAMPAGNE FRANÇAISE ET LA GUERRE

PAR
RENÉ BAZIN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



CH. EGGIMANN
ÉDITEUR ~ PARIS

f
HD
645
.B3



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

<https://archive.org/details/lacampagnefranca0000bazi>

COGNOSCO EX PARTE



UNIVERSITY
LIBRARY

LA CAMPAGNE
FRANÇAISE ET
LA GUERRE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU
JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 50; 100
EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN
D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE 51 A 150.

René Bazin
de l'académie française

La Campagne française et la guerre



EDITION DE L'ÉCHO DE PARIS

Ch. EGGIMANN
Editeur - Paris
11 Rue de l'Odéon



EN VENDÉE

AVANT-PROPOS



a campagne, en toute occasion, est patiente. Elle est habituée au vent qui change, à la pluie, à la boue, aux orages, aux travaux qui entament deux fois la nuit, commençant avant le jour et continuant après, et sa discipline, pour la plus grande part, n'est que l'acceptation du temps qu'il fait.

Il a fallu partir, et elle est partie.

Il a fallu demeurer, après que beaucoup d'ouvriers eurent été retirés du front, pour le travail de l'usine, et elle est demeurée, non pas seule, comme on l'a dit,

mais formant la masse principale des combattants, avec des commerçants, des bourgeois, des nobles, des prêtres, des hommes de lettres, des professeurs, des employés de toute sorte et de tout rang, des hommes dont, bien souvent, elle ne

connaissait ni le village, ni l'esprit, ni le cœur, ni la profession même et la place dans l'organisme français.

Elle a souffert ; elle a parcouru de longues étapes ; elle a, pour se défendre, creusé des sillons qu'aucune charrue n'aurait faits si profonds ; elle s'est ruée à l'assaut : le plus étonnant, le plus nouveau, c'est qu'elle a écrit et parlé.

Des âmes se sont exprimées, qui jusqu'alors étaient enveloppées par le silence des grandes étendues. Toutes ne furent pas égales, mais l'élite s'est montrée incomparable, et nous pouvons citer, désormais, des paroles ou des lettres de paysans qui ne furent dépassées, en noblesse, dans aucune littérature, dans aucun temps, dans aucun pays, même le nôtre.

Les femmes, restées à la maison, les jeunes filles, les mères, habituées si souvent, dans la tendre campagne française, aux seuls travaux du ménage, ont fait la récolte de 1914, puis les semailles et la récolte de 1915, puis les semailles encore et la récolte de 1916 ; plusieurs se sont découragées ; d'autres ont été vaincues par la longueur de l'effort : mais la plupart ont tenu, comme les hommes aux tranchées. Guerre supportée par les filles de la France autant que par ses fils ! Don magnifique offert aux absents et à la patrie ! Exemple unique dans l'histoire !

Pendant qu'elles travaillaient, beaucoup de nos chefs de ferme et de leurs compagnons de labour tombaient sur les champs de bataille, et pour elles, et pour leurs enfants, l'angoisse de l'avenir s'ajoutait au deuil de famille. Faudra-t-il abandonner la ferme ? Comment remplacer, après la guerre, tout ce peuple par qui la Terre de France était cultivée ? D'où viendra l'aide ? Et quelle âme auront-ils ceux qui prendront la suite ? Nous y pensions comme elles.

J'ai vu de près cet héroïsme et ces douleurs de la campagne. Pendant la première année de la guerre, j'ai vécu en province, et j'ai écrit peu à peu, à l'honneur de ces braves gens que j'aime bien et depuis mon enfance, les paysans, les laboureurs, les valets de charrue, les charretiers, les bergers, et la ménagère de chacun, les études que je réunis aujourd'hui dans un livre.

Puisse-t-il faire comprendre, aimer, protéger comme il convient, ceux et celles qui sont et seront toujours la plus précieuse famille et la première richesse de chez nous.

Les Rangeardières, 2 septembre 1916.

RENÉ BAZIN.

LE PIQUEUR DUCHEMIN



LE PIQUEUR DUCHEMIN

20 Juin 1916.

Au mois d'octobre 1915, deux cavaliers trottaient botte à botte, sur une route de la Champagne pouilleuse, à sept kilomètres du front. Ils arrivaient d'Alsace, je veux dire que la compagnie, s'étant battue là-bas, avait été mise à l'arrière, pour se reposer et recevoir des renforts. Le temps était clair, et il y avait de la jeunesse dans l'air matinal. Les chevaux le sentaient, les deux hommes aussi, mais inégalement. Le sous-lieutenant, grand, sec, montant à la française, regardait devant lui, et ne remuait pas un muscle. Il se laissait emporter et secouer comme s'il eût été un baliveau terminé par une fourche. Le simple soldat, Duchemin, son ordonnance, large d'épaules, épauoui de visage, souple de corps, montait à l'anglaise, bercé, roulant, ployant, accordé par l'instinct et la longue habitude au rythme de la bête. Et, de ses yeux fureteurs, parcourant les collines, toutes ces vagues de terre blanchâtre, maigrement buissonnées ou vêtues de chaumes, il cherchait le gibier, par habitude aussi. « Ah ! mon lieutenant ? une compagnie de pouillards !... un lapin !... un lièvre, mon lieutenant, un vieux bouquin d'au moins quatre ans ! Est-il haut ! Et quel c... noir ! Si Ramoneau était là ! Il va dans le vent ; tenez,



A LA MODE
DE FOUESNANT

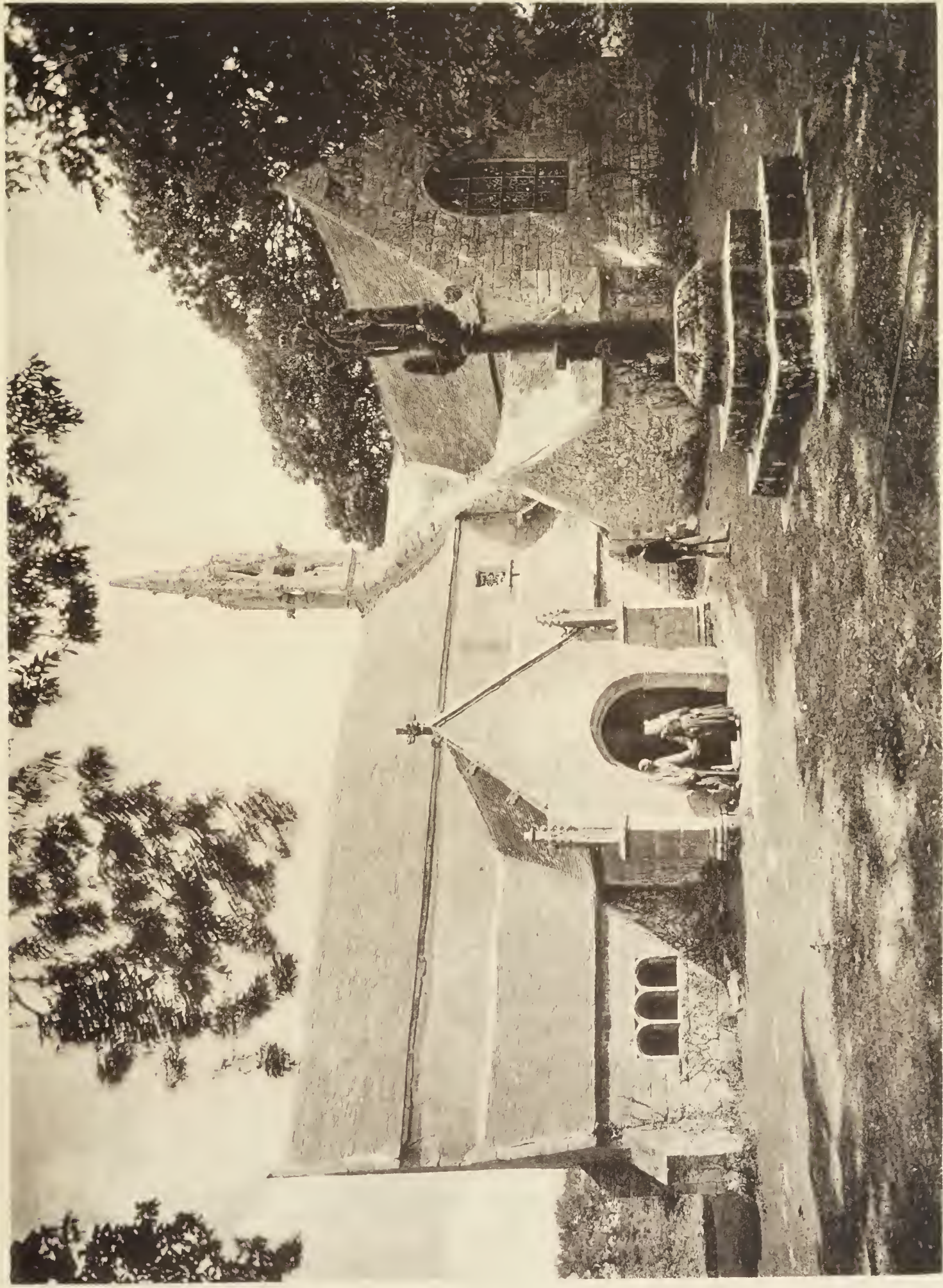


il s'arrête au sommet, pour observer... c'est tout comme nous, à la guerre. » Duchemin avait également émis quelques-unes de ces propositions faciles, qui ne fatiguent ni celui qui les dit, ni l'autre qui les écoute, et qui n'interrompent, en aucune manière, la pensée de chacun d'eux : « Joli petit temps de saison, mon lieutenant !... On est tout de même mieux que dans la tranchée ?... Faudrait pas se promener comme cela à cinq cents mètres des Boches !... » L'officier n'avait rien répondu. C'était un vieil adjudant, devenu sous-lieutenant après quatorze mois de combats, au choix des balles et des obus, dans une compagnie d'infanterie fortement éprouvée, et qu'il commandait provisoirement. Il ne se détourna point, et ne regarda point son compagnon, mais, comme celui-ci, au commencement d'une côte, mettant son cheval au pas, répétait : « N'y a pas à dire, mon lieutenant, voilà une petite promenade qui fait du bien, après la tranchée ! » il lui cria rudement :

— F...-moi la paix, Duchemin !



EN SONGEANT
AU PAYS BRETON



BRETAGNE. ÉGLISE DE PERGUET

EN SONGEANT AU PAYS BRETON



BRETAGNE
SAINTE-MARINE

LE PIQUEUR REVOYAIT EN ESPRIT
LES PINS DE BRETAGNE

Duchemin n'obéit pas tout de suite, à cause du saisissement qu'il éprouvait. Cette manière de faire et de parler heurtait ses sentiments et tous ses souvenirs du pays natal.

— Ma foi, mon lieutenant, je vas me taire : mais quand j'étais piqueur chez M. le marquis de Kertudy, j'en ai fait de la route avec lui, plus que je n'en ferai jamais avec vous, et je vous assure qu'on causait de bonne amitié. Les vrais marquis, comme lui, c'est pas fier du tout.

Ayant ainsi grogné, il se tint à quinze pas en arrière, et, réglant son allure sur celle de l'officier, continua sa promenade en songeant au pays breton. Certainement, ç'avaient été d'heureuses années, ces huit années passées au service de M. de Kertudy, et Duchemin se demandait comment il avait pu s'en plaindre quelquefois. L'homme ne sait son bonheur qu'après qu'il l'a perdu. Tout n'était-il pas réuni pour le contentement d'un piqueur bas-breton, passionné de la chasse : cinq briquets, coiffés et criants à merveille, conduits par deux griffons qui ne craignaient point l'ajonc ; un peu de lièvre et pas trop, de cette espèce maigre et braconnée, qui fournit de belles randonnées ; un terrain de chasse à peu près illimité. Ce n'est pas que le gentilhomme fût riche : mais, s'il n'avait qu'un petit nombre de fermes, il avait beaucoup d'amis, fermiers ou propriétaires, qui ne détestaient point, quand les blés noirs étaient rentrés, de voir passer l'équipage de M. de Kertudy, et le piqueur toujours à la queue des chiens, soit qu'il montât une vieille haridelle gris-pommelée, sauteuse comme une chèvre, soit qu'il courût à pied, franchissant à la perche tantôt un chemin creux, tantôt un buisson de lande. Et M. de Kertudy, quel brave homme, facile à vivre, toujours mal payé, donnant quand même, infatigable malgré ses cinquante-cinq ans, et si bon compagnon, avec ses petits yeux vifs, son nez carré et sa voix de cornemuse, que Duchemin ne se souvenait point d'avoir dit à personne autant de choses qu'à lui ! Son seul défaut était d'être marié et d'avoir pour femme cette Mme de Kertudy, blanche, mince, belle encore à quarante-cinq ans, qui aimait peu la chasse au lièvre, et obtenait, presque chaque année, que son époux rentrât à Rennes pour les fêtes de Noël.

Le piqueur, trottant sur les routes de Champagne, revoyait en esprit les plateaux de la Bretagne méridionale inclinés vers la mer, les champs étroits, toujours fleuris aux haies d'un bouquet de bruyère ou d'ajonc, les pins, nombreux sur les talus et souvent groupés en futaies, et, quand le jour était clair, la lueur ardente du large, d'où venait cependant un vent frais.

Presque au même moment où Duchemin était ainsi rappelé aux douceurs du passé, le marquis de Kertudy, dans le petit salon de son appartement de la rue Duguesclin, à Rennes, recevait une lettre timbrée de Quimper. Il la lut, se frotta les yeux, la relut, et, comme s'il venait seulement de comprendre, frappa du

BRETAGNE. FERME
DE LESTREIGNOU



poing la table, se leva, et, pendant une demi-heure, ne cessa de marcher, de la fenêtre à la porte et de la porte à la fenêtre, soufflant, grôgnant, enfonçant même avec colère, et exprès pour la faire gémir, à chaque petit voyage, une vieille lame de parquet, qui plongeait sous le poids comme une pédale de piano. La demi-heure passée, il voulut faire partager son ennui à quelqu'un, et appela sa femme. Elle le vit agité, le visage congestionné.

— Qu'avez-vous, Dieudonné ?

— J'ai, ma chère, que la fermière de la Villervé, Perrine, met la clef sous la porte ! Nous sommes en octobre, elle me prévient que le 1^{er} novembre il n'y aura plus un habitant dans la ferme, plus une vache dans l'étable, plus de paille dans la grange et plus de poule dans la cour. Vous trouvez cela honnête ?

— A moins d'absolue nécessité, non, ce n'est pas bien agir.

— Et que voulez-vous que je fasse ? Soixante hectares de bonne terre sans culture, un cinquième de notre revenu supprimé, tout d'un coup ! Avez-vous un remède ?

— C'est à vous d'en chercher.



La marquise de Kertudy avait moins d'invention que de jugement. Un peu émue, élégante dans son vêtement de deuil, — car elle revenait d'un enterrement, — la main posée sur le bureau de chêne, elle attendit, bien décidée à ne pas se fatiguer l'esprit, mais prête à se prononcer sur les idées d'un autre. Son mari, devant elle, intimidé malgré l'habitude, et obligé d'improviser dans l'agitation, secouait, en cadence, et comme un encensoir, sa tête de brave homme mécontent et irrésolu.

— Je vendrai ma meute ! dit-il.

— C'est raisonnable et insuffisant, mon ami : sept chiens galeux ne valent pas une ferme.

— Galeux ?

— Mettons incomparables : ils n'augmenteront pas de prix. Trouvez mieux !

— Je me défais de la jument de Duchemin !

— Sept cent cinquante francs, parce que les chevaux sont chers.

M. de Kertudy dit alors :

— Je ne trouverai point de fermier avant la fin de la guerre ; il ne me reste qu'une ressource : aller moi-même cultiver mon bien !

Il vit passer, dans le regard de sa femme, non pas de l'étonnement, mais une approbation nette, un peu admirative, dont elle n'était pas prodigue. Et il se sentit appuyé.

— Je n'ai pas pu m'engager parce que j'ai de la goutte dans l'orteil gauche, mais la goutte n'empêche pas de tenir une charrue à deux bras ?

— Non.

— Ni de semer du trèfle et du vesceau qui deviendront hauts comme ça !

— Bravo !

— Ni de herser ; ni de bûcheronner s'il le faut ; ni de faucher, ce qui est sûr ; ni de me lever de bonne heure, ce que j'ai fait toute ma vie ! Je partirai, ma foi, sitôt les Morts passés !

— Je vous fais mon compliment : c'est d'un homme, ce que vous dites.

— Mais ce que fait Perrine, ce n'est pas digne d'elle. Vous la rappelez-vous, quand elle était jeune fille, avec cette coiffe et cette collerette, à la mode de Fouesnant, qui lui faisaient, au-dessus du corsage noir, la tête si dégagée, blonde et blanche, et toute fine ?

— Ne soyez pas poète, mon ami : vous êtes fermier.

Il le fut, et l'est encore. Huit mois ont passé. Les terres ont été ensemencées à l'automne. L'avoine et le seigle promettent ; le vesceau est « haut comme ça » ; l'herbe n'a point refusé de pousser. Le marquis de Kertudy habite la ferme, en attendant que les services soient organisés. Or, ils ne le sont pas du tout. Pour l'aider, il n'a eu que des journaliers d'aventure, des très jeunes, des très vieux,

qui touchent à peine la terre et qui s'en vont ailleurs. Il est, en ce moment, pour les foin, aidé par trois soldats et par Duchemin. Eh oui ! Duchemin, blessé, guéri, mais réformé, à cause de son bras gauche devenu plus court et moins facile à remuer. Le brave garçon n'a plus retrouvé ses chiens ; mais hier, entrant jusqu'à mi-jambe dans l'herbe souple, enlaçante et grenée, la faux dans une main, et l'autre main passée dans la ceinture de cuir d'où pendent une corne de vache et une pierre à aiguiser, il a vu un spectacle dont il fut tout saisi : quatre travailleurs avaient pénétré avant lui dans « la grand' prée ». L'un d'eux, coiffé d'un bonnet de police, faisait comme il allait faire lui-même, et fauchait les coins et dentelures de la pièce où la machine ne peut s'aventurer ; deux autres, la tête nue, le corps vêtu d'une chemise et d'un pantalon, fanaient, retournant l'herbe et la jetant en l'air. C'était une de ces après-midi où le soleil est blanc. Il n'y avait de fraîcheur nulle part. Et, au plus fort de la poussière de feu, au milieu de la prairie, le marquis travaillait, conduisant la faucheuse que traînait la jument grise, l'ancienne à la robe pommelée. Il était en culotte et en chemise, coiffé d'un chapeau de jonc, les mollets protégés par des guêtres de chasse, et,



CE N'EST TOUT DE
MÊME PAS UN MÉ-
TIER DE MARQUIS



EN BRETAGNE. SAINTE-MARINE

LE PRÉ D'OU L'ON APERÇOIT LA MER

quand il passait à la portée du piqueur, il riait bonnement, et faisait signe de la main, comme pour dire : « Tout va bien ».

Vers quatre heures, il eut envie de manger un morceau, et de boire à sa gourde, restée sous un pommier, en haut de la prée, d'où l'on aperçoit la mer. Il vint donc, et s'assit sur le talus, à côté de son serviteur, qui se reposait également. Et celui-ci, ayant vu que M. de Kertudy avait grand chaud, lui dit : — C'est tout de même pas un métier de marquis ! — Tu as tort ! reprit l'autre. Mes ancêtres l'ont souvent fait, j'en suis sûr ! Compagnon de l'ouvrage commandé : c'est si bon ! Il se mit à rire largement, comme sa femme n'aimait pas beaucoup qu'il rît, et, ayant une seconde fois bu à la gourde, il ajouta : — Duchemin, je suis cultivateur pour le temps qu'il faudra : ce n'est pas à remuer la terre que la noblesse se perd !

CAMPAGNE



CAMPAGNE

18 avril 1916.

Au temps de la paix, les botanistes s'en allaient, en cette saison neuve, la boîte verte en sautoir, et, dans les bois, les prés, et sur la pente des montagnes, jusqu'au soir faisaient leur récolte. Ils savaient que, pour chaque espèce, le temps de la floraison est court, et que, dans nos climats tempérés, si la majeure partie de l'année est fleurie, de mars à novembre, ce sont des milliers de familles végétales qui se remplacent l'une l'autre, chacune ayant son jour de parfum et de couleur. La plante défleurie vit encore par ses racines, ses tiges, ses feuilles, sa graine : mais l'heure de la grande révélation est passée.

En ce moment, nous voyons un phénomène infiniment plus rare : l'âme populaire, ce qu'il y a en elle d'ingénu, d'émouvant et de fort, exprimé dans des lettres. Dès que la guerre aura pris fin, et sans doute pour un temps très long, le silence se fera pour nous, et la pensée d'un monde immense appartiendra toute aux murs de l'atelier et à ceux de la maison.

Voilà pourquoi il faut recueillir, et montrer, et expliquer un peu les plus belles de ces correspondances familiales que les hasards de la guerre, comme dirait Jean Variot, ont mises entre nos mains. Elles font honneur à la France : et surtout elles font comprendre aux spectateurs lointains du drame, et à nous-mêmes, de quelles vertus essentielles est faite cette âme française, qui a pu

résister à travers l'histoire, et récemment encore, à de biens longs hivers, et cependant s'éveiller tout à coup et s'épanouir.

Je ne citerai aujourd'hui que des lettres de la campagne, soit qu'elles viennent d'une ferme ou d'un logis, soit qu'elles aient été écrites par un paysan soldat.

— D'un territorial à sa femme :

« Soigne bien la fumure. Cependant je crains que tu sois dépassée par l'ouvrage, et que nos champs, cette année, n'aient que de la fumure de lapin. »

— D'une fermière à son mari :

« Je me suis endormie en t'écrivant. J'étais si fatiguée ! Je revenais de la charrue. Car je suis devenue une véritable charretière, mais d'occasion. Je m'en tire assez bien. Il fait un temps magnifique et c'est un plaisir. Il y a déjà 14 « jours » de faits, — le jour est un demi-hectare, — le Martinchamp, la Tournière du fond et Blanche-Fontaine. Lundi, s'il fait beau, nous herserons. Avec de la bonne volonté, on vient à bout de tout. Je ne me plains pas, ou, quand j'en ai envie, je pense à toi et c'est fini. »

— D'un soldat à sa femme, qui habite dans le Pas-de-Calais :

« Je vois, ma chère Marthe, que tu n'oublies pas, que tu aimes bien ton mari. Je suis heureux. Fais attention à cause des obus qui tombent. Surtout, j'ai confiance en Dieu, et je prie beaucoup pour toi et pour mes enfants. Je suis content que tu me parles de mes enfants qui sont vermeils. Il vaut mieux que Marcel soit brigand que malade. »

— D'un autre :

« Qui vous a dit que j'étais blessé à la figure ? C'est idiot. J'ai eu une blessure, oui, ça m'a cassé une dent. Il m'en manque maintenant deux sur le devant. Bonheur que c'est une blessure de guerre, sans ça la petite Léonie voudrait plus me voir ! Vous inquiétez pas : moi je m'en fais pas pour un sou ! »

— D'une Parisienne, dont le mari est au front, et qui habite la campagne, avec ses enfants, depuis le début de la guerre :

« Je trouve que l'on se sent, en ce moment, plus de courage et de confiance au cœur que jamais. Je ne sais, du reste, pourquoi : il vaut mieux ne pas trop analyser ses sentiments, et se laisser simplement porter par eux, lorsqu'ils sont heureux ; les idées noires ne doivent pas prendre racine. Confiance et patience : méditation de chaque jour, depuis le 2 août 1914 ; je m'en trouve assez bien, en y ajoutant aussi : volonté et énergie.

« Mes enfants sont de plus en plus occupés par leurs élevages et leurs semis. Quelle bonne et saine vie ! Je vous assure qu'ils ne s'ennuient pas. Moi non plus.

« J'étonnerais beaucoup de gens en essayant de les convaincre que ma vie me plaît énormément et que pas une seconde ne me pèse. Ce ne sont pas toujours mes semblables qui me distraient. Mais que c'est donc joli, la campagne ! Tout devient ravissant, les arbres se teintent et la lumière est douce. Je resterais des heures à contempler les changements de couleurs de ma jolie vue, si je n'étais pas si occupée par mes nombreux enfants. Mes heures leur sont toutes données, et j'espère que cela leur aura fait quelque bien. »

— D'un petit gars de douze ans, qui se nomme Eugène Morel, et qui donne à son papa, mobilisé, des nouvelles de la terre :

« Mon cher papa, j'ai été très heureux, en recevant ta carte, de te savoir en bonne santé. Pour nous, nous sommes tous de même. Ce qui nous fait le plus de peine, c'est que tu ne reçois pas de nos nouvelles ; enfin, j'espère que cette petite lettre te rejoindra. Car, malgré que tu es loin de nous, je t'assure que nous ne t'oublions pas, mes petits frères et moi, et nous faisons tout notre possible pour te faire plaisir, ainsi qu'à maman.

« Mon cher papa, j'ai laissé mon école de côté, afin de pouvoir me rendre utile au travail, qui me plaît beaucoup. J'ai toujours espoir que l'année prochaine les jours seront plus heureux, et alors je reprendrai quelques mois d'école.

« Voilà ce que j'ai fait jusqu'à ce jour : j'ai hersé et roulé la Haute-Roche, et ça fait de très jolie terre ; les sillons, tu nous diras quand il faudra les faire ; le bas est encore un peu frais. Ensuite, j'ai hersé la Petite Haute-Roche, une fois en long, une fois en travers : la terre est très belle ; si le temps continue, on pourra la graisser. J'ai aussi roulé tous les champs du Tertre. Pour le bas des Garennes, on ne se souvient plus s'il faut le herser ou le rouler, tu voudras bien nous le dire.

« Jeudi, si le temps le permet, je charruerai les Grues, car j'aurai mes

NOUS SOMMES
HEUREUX D'ÊTRE
COMMANDÉS

petits frères
Maman a
le hérisson
des Fraîches,
beau travail.
mes bien
tre comman-
t'inquiète
pour l'ou-
marche très
arriverons
doucelement
tant du beau



avec moi.
passé tantôt
sur le grain
ça fait du
Nous som-
heureux d'ê-
dés. Mais ne
toujours pas
vrage : ça
bien ; nous y
en allant tout
et en profi-
temps quand

il passe. Mon cher papa, nous sommes tous bien résolus, sois de même. Nous prions bien le bon Dieu pour toi, prends courage. Ton retour sera peut-être plus proche qu'on ne le pense. En attendant le bonheur de t'embrasser, unis d'un même amour, mes petits frères et moi, nous t'envoyons nos plus doux baisers.»

— D'une paysanne de 76 ans, qui écrit à son fils, malade gravement à



EN VENDÉE
NE T'INQUIÈTE
TOUJOURS PAS
POUR L'OUVRAGE

l'hôpital militaire : « Ma lettre te parviendra-t-elle ? car c'est au hasard que je t'écris, ne sachant le nom de l'hôpital qui t'abrite. Mais je ne puis plus y tenir ; je m'informe de toutes parts ; je reçois des nouvelles peu rassurantes.

On ajoute : « Il se fait de la peine ». S'il m'est permis, mon cher fils, de te donner un conseil, c'est de réagir sur toi, car ce serait le mal le plus grave. Donc toujours espoir et confiance ! Le bon Dieu veille toujours sur nous ; il est vrai que, des fois, bien cruelles reprenons cou-
le monde appelle mauvais temps, passant par ses

« Dans des tiques, mon cher de Job. Eh bien ! vous me tueriez, rais encore en core une fois, ne tre ; ranime-toi ; besoin de toi ! Si mon Jean, ne parce que je te rance de ces véri- de là, et des fois même, et ne t'en Si je pouvais te comme je serais quand donc bonheur de voir Comme je l'em- toi-même ! Mais sible en ce mo-



il nous livre à de épreuves ; mais rage, *tout ce que malheur, misère et change de nom en mains.*

moments bien cri- fils, tu m'as parlé Job disait : « Quand Seigneur, j'espère- vous ». Mais en- te laisse pas abat- il en est qui ont je te fais la leçon, crois pas que c'est crois dans l'igno- tés. Oh ! non, loin tu me l'as dit toi- trouves pas vexé. faire du bien, heureuse ! Oh ! que j'aurai le ton écriture ? brasserais comme s'il n'est pas pos- ment, et s'il se

J'ÉTAIS
SI FATIGUÉE

trouve quelque âme charitable qui veuille bien m'en donner à ta place, je lui serais bien reconnaissante.

« Je m'arrête, mon fils, en te donnant tous mes meilleurs baisers. Ta mère qui ne t'oublie pas !... Courage ! »

Tendresse familiale, bon sens, esprit de foi : vertus premières du peuple de France, fond national, richesse d'honneur et de joie, et qui, plus que toute

ÇA MARCHE
TRÈS BIEN



richesse matérielle, a ses ennemis au dehors et au dedans. Vous les voyez ici, surprises dans leur intimité, ces qualités unies, dont une seule ne pourrait être mise en péril sans que la France fût menacée de périr. Elle est cela, ou elle n'est rien : familiale, sensée, croyante. Que chacun s'en souvienne et juge à cette lumière ! Toute entreprise contre le mariage, contre le droit d'éducation du père et de la mère, et toute mode qui diminue le tendre respect de l'enfant, ne sont pas seulement, comme partout ailleurs, des atteintes aux principes nécessaires, mais une injure cruelle à la mère France et le reniement de sa beauté. Toute cette sophistique allemande, appelée faussement philosophie, cette vague de gaz asphyxiants du temps de paix, que la jeunesse était invitée naguère à recevoir comme une brise, et sans masque, paralysait chez plusieurs intellectuels l'entendement clair, qui est de chez nous, et notre signe, et notre honneur. Tout ce qui attaque la foi attaque aussi la France, qui en est toute pétrie, et qui n'a tant de noblesse dans l'histoire que pour



MON CHER FILS



MON CHER PAPA, NOUS SOMMES TOUS BIEN RÉSOLUS, SOIS DE MÊME

EN ANJOU

avoir vécu la loi de sacrifice, et refusé de laisser prévaloir celle du petit intérêt. Voyez aussi la supériorité des plus humbles créatures, dès que l'alliance de ces trois vertus est, chez elles, parfaite. Un laboureur de douze ans, pour embrasser son père soldat, trouve cette expression : « Unis d'un même amour, mes petits frères et moi... » Une paysanne de la Loire-Inférieure, habituée aux livres de prière, pour parler de l'épreuve et de Dieu qui la permet, rencontre cette formule sublime que Bossuet eût signée :
« Tout ce que le monde appelle malheur, misère et mauvais temps, change de nom en passant par ses mains. »



LA GRANDE LETTRE



SAINT-SAULGE
DANS LA NIÈVRE

LA GRANDE LETTRE

9 Mai 1915.

Elle et lui, depuis plusieurs heures, dans le grenier de la ferme, ils vannaient l'avoine.

C'est elle qui, des deux mains, agitait et faisait tanguer et rouler, comme un petit navire sur les lames, le van large d'un mètre, pendu par une corde à une poutre de la charpente, et que l'homme emplissait de grain, à pelletées régulières. La poussière tombait en partie sur le carreau, et, en partie, prise par le courant d'air qui traversait le grenier, entraînée, emmêlée, sortait en gerbes de fumée par la fenêtre. Marie Palaret en avait sur les mains, sur les bras nus, sur la peau du visage et sur les cils qui paraissaient tout blonds, bien

quelle fût châtain plutôt avec des reflets roux, et pour tout dire alezane de cils, de sourcils et de cheveux. Elle s'était couvert la tête d'un grand mouchoir noué sous le menton. Et sans mot dire, presque sans repos, regardant parfois à gauche le tas d'avoine poussiéreuse qui diminuait, et, à droite, le tas d'avoine nettoyée qui grossissait, elle travaillait, plus nerveuse qu'un homme, plus essoufflée, mais peut-être plus courageuse à l'ouvrage.

— Enlevez la poussière, dit-elle, à la dernière pelletée. Dressez le tas ; fermez la lucarne à demi seulement : il a besoin de respirer.

— C'est bien, patronne ; mais un travail pareil, — depuis cinq heures que nous peinons, — ça mériterait une bouteille.

— Et moi, est-ce que je bois ?

Il ne sut que répondre. Du bout du grenier, le pied déjà sur la dernière marche de l'escalier, elle reprit :

— Quand Baptiste Palaret reviendra de la guerre, il y aura du vin pour tout le monde !

Au bas de l'escalier, elle passa entre deux monceaux de trèfle vert, qui attendaient, aplatis et tassés, qu'un coup de fourche les jetât dans les mangeoires de l'étable voisine ; se baissant, elle en prit une poignée, qu'elle approcha de son nez, puis rejeta en faisant la moue.

— Eh ! Montapas, cria-t-elle, les lèvres rondes levées vers la charpente : le trèfle commence à sentir l'aigre ; qu'il n'en reste pas, ce soir !

— Non, patronne !... Ah ! la mâtime, elle me commande comme si j'étais son homme !

Ces derniers mots furent dits tout bas. Elle avait déjà, du bout du pied, poussé le vantail toujours mobile de la porte de la grange ; car, de ces deux mains, en femme qui ne perd pas de temps, elle dénouait le bout de toile dont elle avait protégé ses cheveux, puis tapotait son chignon bien serré, fait en colimaçon, et ses bandeaux bien mousseux. Regardant les poules dans la cour, les pigeons sur le toit et, dans le chemin de gauche, le « biquart » qui revenait de la forge, à cheval sur la jument, elle rentra dans la maison blanche, en haut de la cour en pente. C'était une fermière aisée, logée presque dans le neuf, dans une des meilleures fermes de la Nièvre. Le propriétaire, le comte de Saint-Saulge, avait recrépi les façades, blanchi l'intérieur, rentuilé la toiture et ajouté deux pièces aux bâtiments anciens, toutes deux parquées, lorsque le jeune ménage, une dizaine d'années plus tôt, était venu habiter le pays.

Madame Palaret, dans la cuisine, lava ses bras trop poussiéreux, et dit à la fille de charge, Marguerite à la figure de chèvre effarouchée :

— Qu'on ne vienne pas m'embêter pendant que je fais mes comptes, tu entends ?

Les dames du monde disent : « Je n'y suis pour personne ». Elle ne voulait pas dire autre chose. Mais ce n'était pas des comptes qu'elle allait faire, non ! Dans la chambre-salon, la parquetée, entre les lits revêtus de leur courtepointe et dominés par l'édredon rouge, elle s'assit près de la table ronde, prit un buvard d'écolière, l'ouvrit, et commença d'écrire avec application.

« Monsieur le général,

« Je me permets de vous écrire pour vous demander une faveur, c'est-à-dire l'autorisation d'aller voir mon mari, sapeur au N° bataillon territorial du génie, 7^e Compagnie, secteur postal 200, numéro matricule 1778.

« Mon mari s'appelle Baptiste Palaret, il est de la classe 1897. Il a été mobilisé le 4 août ; le lendemain, on l'embarquait dans la direction de l'Alsace, d'où il est revenu à Châlons, d'où il est reparti pour l'Alsace, où je suppose bien qu'il est en ce moment, sans vouloir violer le secret militaire. Si je vous fais ces détails, ennuyeux pour vous, monsieur le général, c'est pour vous dire qu'il n'a jamais eu un seul jour de permission, depuis neuf mois.

« Je désirerais d'autant plus le voir, mon pauvre Baptiste, qu'il y a plus d'un an que je le soignais, pour une maladie de poitrine, — pas la plus grave, une petite, mais bien ennuyeuse, tout de même, — et que je lui avais conseillé de demander un certificat, afin de rester dans un dépôt, le temps au moins de s'habituer. Il m'a répondu qu'il ne manquerait pas d'hommes plus malades que lui, et qu'il ne demanderait rien du tout. Ça, c'est très bien.

« Il a été récompensé de son courage : sa santé ne peut pas être parfaite, mais il a pu faire son devoir, comme les camarades. N'est-ce pas qu'il a mérité la faveur de me revoir ?

« Donc, monsieur le général, je vous demande bien humblement l'autorisation d'aller retrouver mon mari, pour deux jours seulement, trois si vous voulez bien : Baptiste Palaret, sapeur au N° bataillon du génie, secteur postal 200, numéro matricule 1778. Je crois bien, — sans en être sûre, — qu'il était dernièrement au village de X... ; mais, avant que j'aie fait le voyage, il peut avoir été déplacé de quelques kilomètres : vous savez mieux que moi ce qu'il en est, dans le métier militaire... »

Ici, madame Palaret releva sa plume, et s'interrogea. Ne ferait-elle pas bien de donner son signalement au général ? Sans doute : car, pour établir « la pièce de voyage », il fallait connaître la personne qui serait autorisée à franchir les lignes des armées, il fallait qu'il n'y eût point de doute, et qu'on

fût certain de voir et d'entendre madame Palaret, et non une aventurière quelconque. Elle reprit donc :

« Je vais à présent, monsieur, vous donner mon signalement. J'ai trente-deux ans. Je suis blonde châtain, les yeux clairs, les dents aussi. on ne disait pas que j'étais laide, et vieilli. Je m'appelle Marie Le Francellet. Je suis cultivatrice 36 hectares, et, depuis le mari, j'ai travaillé de toutes que rien ne souffrit, ni les Je suis simplement n'ai pas d'autre fortune vail. Le maire de ma offert l'allocation, me de soldat : j'ai requie je n'avais mal-samment pas d'enfant à

que je laissais l'argent pour celles qui avaient de la marmaille.

« Donc je suis seule, dans la commune, qui ne touche pas mon allocation. Si je dis cela, monsieur le général, ce n'est pas pour me vanter, attendu que j'ai simplement fait mon devoir, et qu'il était moins pénible que celui des soldats ; mais je me suis dit : c'est peut-être une raison encore pour qu'on me permette de voir mon mari. Pour tous les deux, ça serait une récompense.

« Pardon, monsieur le général, de vous importuner, et recevez toutes mes salutations.

« MARIE PALARET,

« A la Haie-Martine, commune de Saint-Saulge (Nièvre). »

Quelques jours plus tard, dans l'ancienne salle à manger d'un notaire de campagne, le général achevait de donner ses ordres pour la journée, à son chef d'état-major.

— Plus rien dans le courrier, Matheville ?

— Non, mon général, plus rien de militaire : il y a pourtant la lettre d'une petite femme.

— Ah ! diable !



QU'ON NE VIENNE
PAS M'EMBÊTER





NIÈVRE AUX
BŒUFS BLANCS

Le colonel de Matheville, grand Normand des pays d'herbage, rose de teint et solide comme un pont, tenait la lettre entre deux doigts.

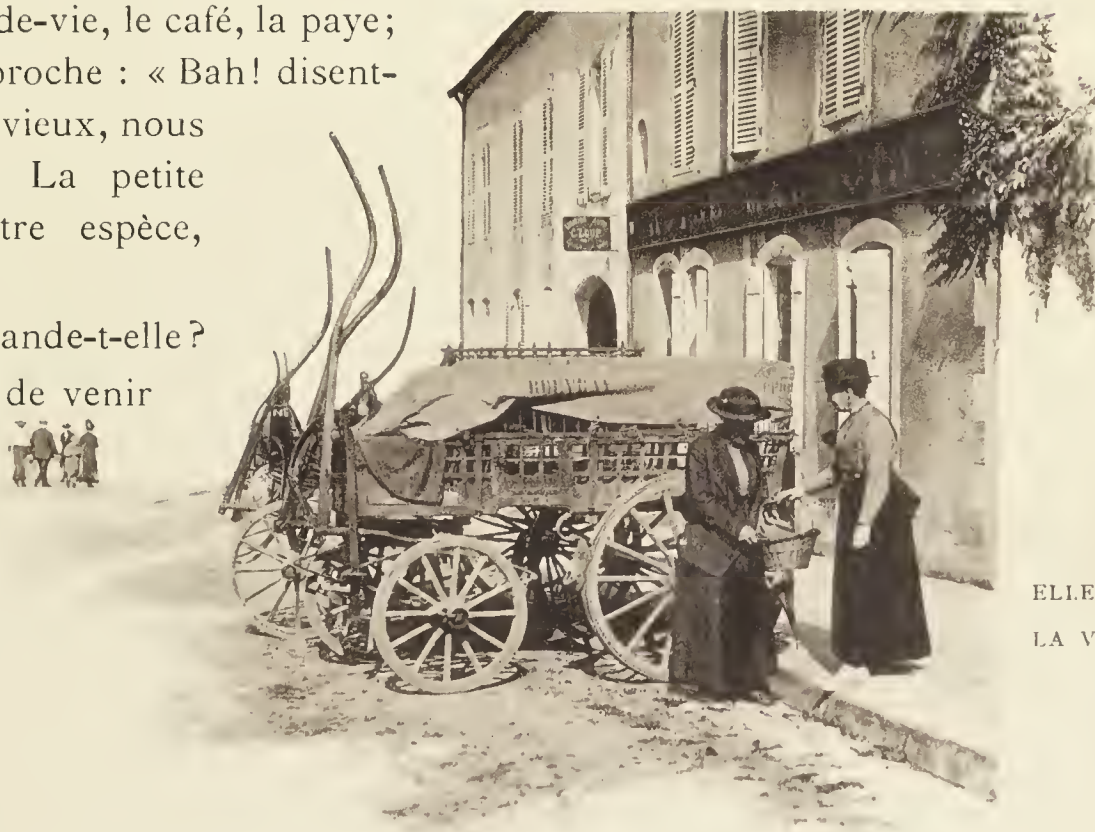
— Ce qui me touche, dit-il, c'est qu'elle ait refusé l'allocation et qu'elle conduise sa ferme, là, toute seule. Ah ! les femmes valent mieux que les hommes ! Chez moi, mon général, les ouvriers profitent de la guerre pour demander, aux herbagers, des salaires de percepteurs des finances, et puis trois pots de café par jour, et puis un demi-litre d'eau-de-vie, et puis trois litres de cidre. Ce n'est pas tout : il est stipulé que le cidre sera pur jus ! Le soir, ils ont tout bu, le cidre, l'eau-de-vie, le café, la paye ; et si on leur fait un reproche : « Bah ! disent-ils, quand nous serons vieux, nous aurons la retraite ! » La petite Palaret est d'une autre espèce, j'en réponds !

— Enfin, que demande-t-elle ?

— La permission de venir voir son mari.

Le général se leva, en riant.

— Matheville, vous avez deux natures : vous êtes



ELIE RAMENA
LA VOITURE VIDE



NEVERS

RUE DE LA CATHÉDRALE

terrible aux Boches et faible envers le civil ; vous êtes une idylle armée.

Il prit néanmoins la lettre, la parcourut, et dit encore, en se dirigeant vers la porte :

— Nous sommes en guerre, Matheville ! Faites bombarder la côte 570, et ne pensez plus à la petite madame Palaret !

Le colonel connaissait bien son chef. Il ne jugea pas que la demande fût rejetée. Le soir même, en revenant de son poste d'observation, il rencontra un médecin-major, et fit route avec lui.

Ah ! Nièvre aux bœufs blancs ! Nièvre aux prairies en pente couronnées de taillis ! Ce fut une journée claire, cette journée de fin avril, où le gros marchand de grains, connu dans tout les pays sous le nom de Burette, parce qu'il avait la tête petite et forte la panse, fit entrer dans la cour de la Haie-Martine son tilbury dépeint, et demanda :

— Madame Palaret a-t-elle de l'avoine à vendre ?

— Et de la jolie ! dit Montapas. Toute fraîche vannée !

— Alors, va dire à la patronne que c'est le père Burette.

Elle vint, vive comme toujours, et se tint debout contre la roue, tandis que le valet allait, dans le grenier, prendre au creux de ses deux mains l'échantillon d'avoine.

Le marché fut vite fait. Montapas s'étonna qu'elle n'eût pas marchandé. Il s'étonna bien plus lorsque, à peine le marchand disparu au tournant du chemin, la patronne se mit à rire, d'un rire si franc qu'il n'avait pas vu rire ainsi depuis le commencement de la guerre.

— Charmant homme ! disait-elle. Montapas, j'ai vendu les trois cents boisseaux d'avoine. Je cours chercher les sacs chez le meunier de Saint-Saulge. Montapas, vous chargerez les pochées dans la grande charrette, et vous attellerez les deux chevaux qui nous restent. Je partirai à cinq heures et demie demain matin. C'est moi qui conduis.

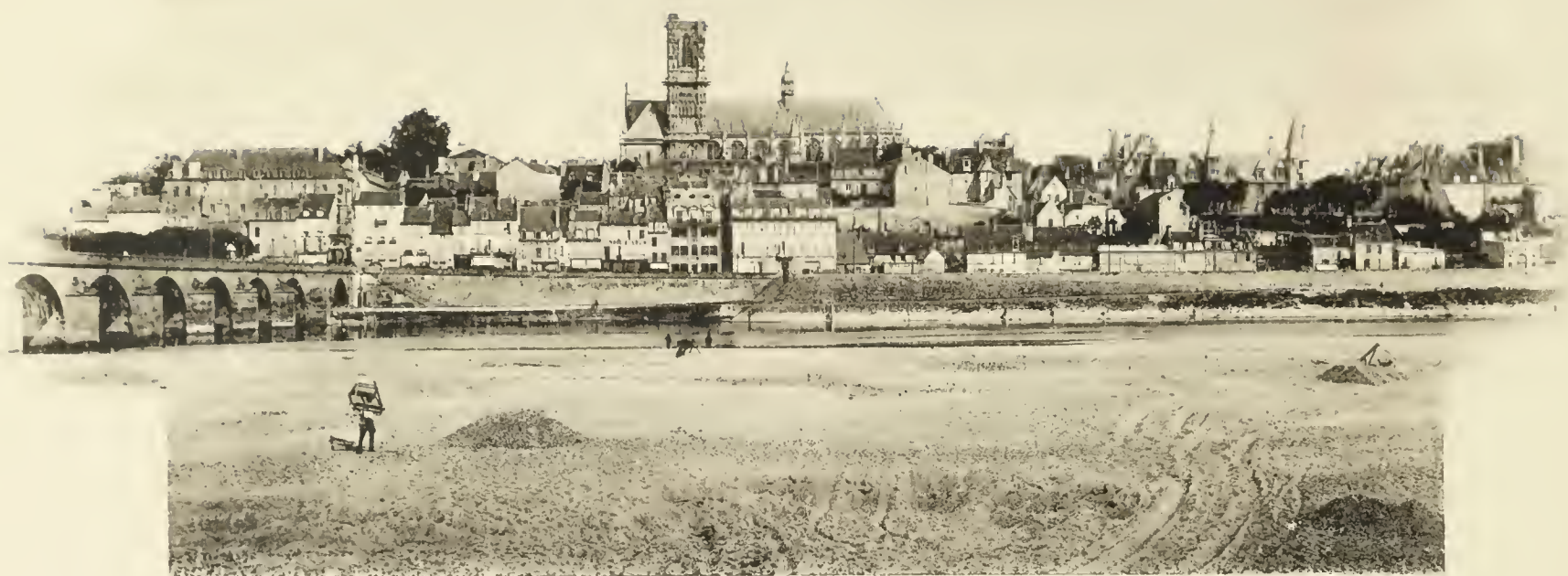
— Vous ?

— Pourquoi pas ?

— A Nevers ?

— Il n'y a jamais que dix lieues de pays ! Je me tirerai d'affaires. Mais ne m'attendez que le lendemain, et même un peu plus tard.

C'est ainsi que Nevers vit passer dans ses rues une grande charrette chargée d'avoine, et qu'une femme jeune conduisait.



NEVERS

JE SAVAIS QU'ON TE FERAIT VENIR A NEVERS

Marie Palaret s'était un peu inquiétée d'avoir à livrer les sacs dans un entrepôt militaire. Mais il n'y avait là que de vieux territoriaux, qui furent d'une galanterie raffinée, ou du moins qui crurent l'être.

— Vous n'avez pas vu un sapeur du génie, leur dit-elle, un grand maigre, assez beau, qui a les moustaches tombantes et va les bras ballants ?

Aucun ne l'avait vu.

Elle ramena donc la charrette vide, peinte en bleu, et qui portait son nom sur une plaque de fer blanc, jusqu'au cœur de la ville, et obtint de la laisser, quand les chevaux eurent été dételés, devant l'hôtel où, de père en fils, les Palaret s'attablaient pour une heure ou deux les jours de foire.

Elle ne s'en éloigna guère, se disant que le maître de la Haie-Martine ne passerait pas à côté de ce bleu-là sans reluquer l'étiquette.

Et, en effet, le lendemain, vers neuf heures, — elle avait mis son chapeau de ruban noir, qui n'avait guère de style, et sa jaquette du dimanche, — elle vit venir, les bras ballants, et la tunique aussi ballante sur ses longues jambes, Baptiste Palaret lui-même, du N° génie, numéro matricule 1778.

— Ah ! ma femme, dit-il, comment c'est toi ! Moi qui me demandais comment faire pour aller à Saint-Saulge ? Ils ne donnent guère de permission !

— C'est pour cela que je suis venue. Je savais qu'on te ferait venir à Nevers.



NEVERS. LA TOUR GOGUIN

LA PORTE DE CROUX

— Tu ne sais pas que je suis malade? Il faut même que je sois bien malade. On m'a reconnu sans que je le demande! Un major m'a rencontré : « Palaret, vous irez vous reposer pendant huit jours, vous partirez demain matin ». Je tousse un peu, mais je dois avoir autre chose. Je ne sais pas ce que j'ai? Marie Palaret l'embrassa, devant la porte de l'hôtel, se mit à rire comme elle avait ri devant Montapas, à la Haie-Martine, et répondit : — Tu as simplement une femme qui est plus fine que toi, mon pauvre Baptiste. Tout est venu d'une lettre, je te conterai ça, d'une lettre que j'ai eu bien du mal à écrire, mais que je ne regrette pas!

FERMES VIDES



FERMES VIDES

10 Janvier 1916.

Le sort des familles amoindries, privées de leurs chefs, et qui continuent difficilement la culture ; le sort de la terre elle-même, qui n'a pas besoin seulement de ses hommes, mais d'engagés volontaires, du retour de l'enfant prodigue ou des fils de l'enfant prodigue, préoccupent évidemment des milliers de nos compatriotes. Ils voient la crise déjà ouverte, ils cherchent, ils choisissent, ils proposent le remède ; quelques-uns pour le moment présent et pour leur seule région, certains autres pour tout le pays et afin que soit améliorés le régime même et la loi du sol.

Qu'elles viennent des vignobles de Tarn-et-Garonne ou du Roussillon, des herbages de Normandie, des plateaux sans haie ni mouvement de la Beauce ou des collines courtes du Poitou, ces lettres demandent des permissionnaires pour le labour entre les ceps ou pour les semailles du printemps. Elles déplorent l'apathie de beaucoup de jeunes femmes qui vivent de l'allocation, comme d'une rente qui suffit et dispense de l'effort.

« On nous a bien envoyé quelques travailleurs, dit une lettre du Midi, mais qu'étaient-ils ? Des prisonniers boches ? Ils n'auront jamais la main pour la vigne. Des territoriaux du Nord ou de l'Est ? Savent-ils seulement cueillir une grappe ? Nous restons seules et l'herbe pousse dans nos clos. » Cette vigneronne a raison de croire que le raisin n'obéit qu'aux artistes, et que la vigne est comme un cheval que tous les hommes ne peuvent pas dresser. Et les autres aussi ont raison, qui expriment d'autres plaintes. Misères passagères, dans une certaine mesure inséparables de la guerre, mais conséquence égale-

A MONTFORT-
L'AMAURY



ment et punition, entre bien d'autres, de la faute qui pèse lourdement sur toute l'armée, toute l'industrie, tout le commerce, et sur tant d'existences pour un seul départ désarmées et abandonnées : la peur de ceux qui auraient dû naître. L'administration de la guerre prendra des mesures pour aider la culture au printemps. Elle fera de son mieux. Mais l'aide sera insuffisante. Elle doit l'être. Nous nous battons pour qu'il y ait toujours une France. Quand la victoire aura répondu oui, que dureront les jachères, dans toutes les fermes dont le chef sera revenu ? Dès le premier mois de la paix, Seigneur, qu'il y en aura des brulis de mauvaises herbes au coin des champs, et des fumées dans le ciel ! Les attelages de bœufs et de chevaux sortiront des étables, et le dessin des sillons, partout, rayera le sol endormi.

Mais ailleurs ? Là où la femme est restée veuve ? Là où il faudrait trois ou quatre solides laboureurs, et où deux seulement reparaitront ? Comment remplacer les manquants ? La crise est inévitable. Elle sera singulièrement aggravée par l'essor industriel, par l'appel de toutes les usines anciennes ou nouvelles, de celles qu'on rebâtira à la même place, de celles qui seront transplantées de l'est à l'ouest, ou de l'est au midi, de celles qu'on créera pour faire échec à l'industrie allemande et conquérir le marché du monde. L'industrie disputera encore, et plus âprement qu'autrefois, les hommes à la terre. Comment sauver celle-ci ?

J'ai dit qu'on pourrait obtenir l'aide d'ouvriers agricoles polonais, et développer l'immigration depuis quelques années commencée. Il y a des raisons nouvelles pour attirer chez nous la Pologne, et pour qu'elle soit aimée. Mais ce sont avant tout les Français qui doivent prendre soin de la terre française. On ne trouvera pas d'autres moyens de remédier au mal que ceux qu'indiquent la nature et le simple bon sens. Il faut que la famille



redevienne riche d'enfants, c'est-à-dire de force, de valeur éducative, de tradition, d'avenir, et il faut que les enfants reprennent goût au travail manuel, et d'abord au travail essentiel, celui des champs. Et ainsi la plus claire, la plus rude expérience pose le problème de l'école, et la nécessité apparaît d'une orientation nouvelle des programmes, des méthodes, de l'esprit de l'enseignement. Si vous voulez des agriculteurs, n'élevez pas des enfants de la campagne comme s'ils devaient passer leur vie dans un bureau. Si vous voulez des hommes et des femmes qui soient attachés à la petite patrie, ce qui est la plus sûre manière et peut-être la seule de l'être à la grande patrie, n'élevez pas les petits paysans de l'Artois comme ceux du Languedoc ou des Alpes, ceux de la Méditerranée comme ceux de la Bretagne ; mais, à côté des notions communes, donnez à chaque région une instruction régionale et quelques connaissances qui relèvent sa fierté locale et lui fassent connaître sa place dans l'ensemble. Si vous voulez préparer d'heureux ménages populaires, n'élevez pas des filles qui sauront la formule chimique de l'eau et le principe d'Archimède, et qui ne sauront pas tremper la soupe. Persuadez-vous qu'il y a diversité nécessaire dans la nation la plus unie, que cette diversité est conservatrice de l'énergie, cause de mille entreprises, l'un des facteurs puissants de la grandeur commune, et que, le jour où vous auriez réussi, par l'uniformité de l'éducation longtemps maintenue, à effacer toute différence de caractère et d'ambition entre un résinier des Landes et un éleveur de Normandie, vous n'auriez plus, en France, qu'une masse amorphe, attaquable par tous les acides, tous les vents, toutes les gelées, toutes les nuées, destinée fatalement à se dissoudre et à se fondre dans l'élément étranger.

L'une des personnes qui m'ont écrit à ce sujet, une femme dont toute la vie s'est passée à instruire les enfants, fait, à propos de deux écoles qu'elle connaît particulièrement, ces remarques, signes d'une supériorité de jugement qu'aucun diplôme ne remplacera jamais : « Mon regret, que les maîtres ne comprennent point, c'est que, pour les jeunes filles surtout, ces écoles soient purement intellectuelles. Il faudrait, dès la deuxième classe, que les fillettes fissent du ménage. Un tiers de la journée occupé à cet utile exercice donnerait les meilleurs résultats. Si toutes nos écoles devenaient semi-ménagères, les jeunes filles deviendraient simples, économes, dévouées. Elles mettraient leur bonheur à se dévouer dans leur intérieur, qu'elles ne voudraient plus quitter pour aller travailler au dehors. Une femme ordonnée sait tirer parti de tout, et si, avec son aiguille, elle peut apporter un petit supplément de gain à son mari, c'est parfait ; mais l'homme qui fonde un foyer doit pouvoir y suffire, et il y arrivera, s'il est sobre ».

En attendant ces réformes, d'ordre moral et d'ordre pédagogique, qu'il ne faut cesser de demander, de préparer, de rendre présentes à l'esprit des

L'ADMINISTRA-
TION DE LA
GUERRE PRENDRA
DES MESURES



Français et de ceux qui auront la redoutable tâche de faire, de la France victorieuse, une France viable, quels éléments de fortune avons-nous, qui puissent combler les vides que la guerre et l'abandon volontaire auront laissés dans les campagnes ? Un notaire des environs de Paris, secrétaire d'un syndicat agricole, estime, avec raison, qu'il est possible de décider à revenir à la terre certains hommes désabusés par l'expérience des villes. « Vous savez sans doute qu'à Paris et dans les grandes villes, il y a pléthore d'employés aux écritures et in-

suffisamment formés dans les métiers. Pourrait-on arriver à faire refluer vers la campagne une partie d'entre eux ? Ce serait infiniment désirable. Car leur situation, après la guerre, sera de plus en plus précaire. Beaucoup de mutilés n'auront et ne pourront avoir

EN BRETAGNE
LES JEUNES
FILLES
DEVIENDRAIENT
SIMPLES





LES ATTELAGES DE BŒUFS SORTIRONT DES ÉTABLES

EN BRETAGNE

d'autres ressources que celles que procure un travail sédentaire. De plus, de nombreuses banques ou maisons de commerce ont dû, pour continuer leurs affaires, faire appel à des femmes ou à des jeunes filles, et il est probable qu'elles les garderont après la guerre. On dit bien que la guerre aura fait des vides parmi les employés, mais elle en aura fait aussi parmi les patrons. De plus, beaucoup d'employés, par suite des conditions antihygiéniques de leur travail, ont été jugés inaptes au service auxiliaire. Serait-il possible de diriger vers la terre un certain nombre de ces jeunes hommes ? Je le crois. Il est certain que beaucoup de jeunes gens, nés à Paris, ont la nostalgie de la vie à la campagne. Pour s'en convaincre, il suffit de causer avec de vrais Parisiens, ou de songer au succès des jardins ouvriers. Ce qui empêche souvent de passer du souhait à la réalisation, c'est la crainte de l'opinion, la difficulté de prendre une grande décision, la routine. En bouleversant tout, la guerre aura peut-être supprimé ces obstacles, pour peu que l'initiative privée y aide. Il faudrait attirer l'attention des jeunes gens des tranchées sur la possibilité du retour au travail agricole, sur les avantages qu'ils y trouveraient au point de vue pécuniaire, et au point de vue de l'entretien facile d'une grande famille. Comme notaire, j'ai constaté que les cultivateurs mettent de côté, chaque année, des sommes relativement considérables, tandis que les employés d'assurances, de banques, de commerce, ne sortent pas, à moins d'héritage, des dettes qu'ils contractent. En s'adressant aux propriétaires, aux fermiers, pourrait-on leur demander d'accepter dans leurs exploitations ces nouvelles recrues, qui leur donneraient un travail inexpérimenté, au début, mais si rempli de bonne volonté ? »

Ne rien négliger, c'est un principe de succès. Que tous ces moyens soient donc tentés. Mais il en est un autre qui doit les compléter, sans lequel ils seraient impuissants à ramener et à maintenir la vie dans les campagnes. J'en parlerai donc à présent.



LE PLUS GRAND SERVICE



LE CHATEAU DE
LA VÉNÈSERINE,
EN ANJOU

LE PLUS GRAND SERVICE

22 Janvier 1916.

Le plus grand service que beaucoup de gens, riches et n'ayant point de profession, puissent rendre à leur fortune diminuée et menacée, à leur race et à la France, c'est de se rendre à la campagne et d'y demeurer. Il n'est pas nécessaire qu'ils fassent de l'agriculture : on ne leur demanderait que de se faire aimer.

Le programme a l'air simple, et ne va pas sans difficultés. Il faut l'avouer : habiter la campagne est un art qui veut un apprentissage et qui a ses règles très anciennes, qui ne donne ses joies qu'à la longue, après beaucoup de soins, de fatigue et d'inquiétudes, mais cette joie est très grande, et le bienfait la surpasse.

Certaines régions, par exemple la Touraine, quelques coins des Pyrénées, les côtes de Normandie, la Corniche, sont habitées bourgeoisement plusieurs mois de l'année, mais cela



UNE BONNE FEMME
SE PRÉSENTE
AU LOGIS

n'est d'aucun profit pour la paix intérieure, au contraire. Les paysans continuent d'ignorer ces passants, et de jalouser même les meilleurs, même ces bonnes familles au complet, volontiers saluantes et liantes : père, mère, enfants, qui vont en rangs par les chemins verts, et qui opinent unanimement, lorsque le dernier de la bande, marmouset dont l'autorité est rarement discutée, commande : « Allons voir la mère Thadée tirer ses vaches ! » Innocents qui augmentent, quoi qu'ils fassent, la distance entre les âmes ! Car la dépense d'argent n'a jamais fait aimer. Le spectacle des citadins en vacances entretient les préjugés populaires, et sert de fumier à toutes les semences d'envie que sème à grande journée la Bête sans sommeil. Cette automobile qui court toujours, ces parties de chasse et de pêche, ce luxe dont les témoins ignorent l'origine souvent très légitime, ce repos même, dont ils sont portés à croire qu'il est toute la vie de ces riches ou de ces prétendus riches, tout travaille à contresens.

Il faut demeurer, rendre un service personnel et constant, être à la disposition, donner son cœur, attendre celui des autres, et, si bien acquise que soit la fortune et si bien dépensée, se la faire pardonner.

Quand un riche achète un logis ou un château, s'il s' imagine qu'il acquiert en même temps une influence, il se trompe : tout dépend de la suite.



IL FAUT QU'IL
GAGNE LES AMES



EN ANJOU. ÉTANG DES RANGEARDIÈRES

LES ARBRES SE TEINTENT ET LA LUMIÈRE EST DOUCE

Quand il limite ses séjours, et croit que plusieurs mois suffiront à le faire adopter par la campagne immobile et si vieille, si vieille qu'elle se défie de toute nouveauté, il se trompe. Ni sa bonne volonté n'aura de réponse immédiate, ni son empressement ne lui servira.

Quand il se présente, dès le début, aux élections municipales, neuf fois sur dix il se trompe. Sûrement, il doit « être du conseil », et pour le bien de tous, mais plus tard. On viendra le chercher, comme un ami utile.

Que fera-t-il donc ? Il n'a pas à s'en inquiéter. Je suppose un homme de bonne volonté, qui s'établit à distance d'un village, dans une contrée ni hostile, ni accueillante, plutôt défiante, comme il s'en trouve, hélas ! à la douzaine. Que fait la campagne ? Elle le regarde. S'il met en valeur son jardin potager, s'il sable à nouveau ses allées, plante un verger, appelle un dessinateur et donne bon air à ces pelouses, bosquets, taillis, qui faisaient triste mine avant qu'il ne fût là, on dira : « Il a de quoi ! » C'est une bonne note. Elle ne suffit pas à donner de la considération. Elle incline. On attend les initiatives du nouveau venu, de cet étranger, de cet inconnu. Et le mieux est qu'il n'en prenne point

S'IL SABLE A
NOUVEAU SES
ALLÉES



d'abord, mais qu'il observe lui aussi, et se fasse connaître. Les rencontres tiennent lieu de visites. Il s'habitue aux visages et aux noms. Après quelques mois, s'il a découvert, et ce sont là des découvertes faciles, qu'il manque, pour le bien du grand nombre, un fourneau économique, une salle de patronage, il peut couvrir les dépenses de l'œuvre nouvelle et préparer les choses, pourvu que ce soit discrètement et sans avoir l'air d'accabler le monde du poids de ses bienfaits. Toutes ces conditions remplies, qu'il ne s'imagine point encore adopté et tenu pour un homme du pays. Toute œuvre a ses adversaires, toute nouveauté également. Il faut qu'il gagne les âmes, même les plus dures et les plus fermées, par des attentions personnelles et la preuve réitérée d'un dévouement gratuit ; qu'on soit sûr de ses intentions, de la cordialité de son sourire, de la seule richesse qui fasse des amitiés : celle d'un cœur fraternel. Car la commune a reçu d'autres cadeaux, et bien des fois ; elle en a reçu du conseiller d'arrondissement, du conseiller général, du député, et l'on sait que ces gens-là, qui ont le sourire quand il le faut, et le petit mot, et les grands mots, même quand ils donnent, demandent quelque chose. Pour rendre le service dont j'ai parlé, l'essentiel, le patriotique service de l'habitation à la campagne, il est nécessaire de ne rien demander, de ne rien souhaiter, si ce n'est qu'il y ait plus de bonheur autour de soi, plus d'entente et plus de justice.

Un jour vient, qui est le grand jour, vous le reconnaîtrez à ceci : une bonne femme se présente au logis, presque sûrement à l'heure où vous êtes occupé ; elle a un panier au bras ; elle a des papiers dans la même poche que ses lunettes ; elle n'est point intimidée, mais préoccupée de l'accueil qui sera fait à sa demande et de la difficulté de s'expliquer. Et, en effet, elle s'explique avec volubilité, mais sans méthode, comme si vous connaissiez déjà toute sa parenté et l'histoire même qu'elle va vous raconter. « Vous savez bien, ma bru, celle qui a veuvé le 22 décembre 1914 ?... » Avec un peu de temps et des questions précises, vous trompant quelquefois, revenant sur les mêmes points, il n'est pas douteux que vous n'arriviez à éclaircir l'affaire. Il s'agit d'une allocation ; ou bien d'une demande de pension ; ou d'une demande de retraite ouvrière. A mesure que vous comprendrez et que vous montrerez une patience affable, les yeux de la bonne femme vous regarderont plus fréquemment, avec une attention étonnée, un peu de sympathie, puis un peu d'émotion. Elle s'en ira reprenant son panier. Vous la reconduirez. Vous ferez les démarches, vous irez à la ville, dans les bureaux qui ne sont pas drôles, mais où il y a de braves gens d'employés, qui ne seraient pas fâchés d'être mieux payés et d'avoir le droit d'être aimables avec tout le monde. Et vous ferez rendre justice à la bonne femme, qui est venue chez vous, parce qu'elle savait bien qu'il ne lui en coûterait rien. Après elle, d'autres viendront, et des hommes, des fermiers, les

moindres d'abord, puis les notables, lents comme la terre, solides comme elle. A partir d'une certaine heure vous sentirez que vous êtes du pays, de la commune, de la paroisse; que vous êtes compris de vos voisins et que l'affreuse inimitié, où il entre tant d'ignorance, sur une parcelle de France est enfin diminuée. Vous serez l'objet d'attentions imprévues qui compenseront plus d'une fatigue et d'un ennui; vous apprendrez qu'il existe une politesse populaire complexe et souvent charmante; vous verrez se lever, de cette foule qui a pu d'abord vous paraître uniforme, des âmes supérieures.

Les jeunes surtout vous donneront une grande idée de ce que peut être la France de demain. Comment valent-ils mieux que leurs pères? C'est un des mystères de ce temps trouble et mal étudié. Ils ont une générosité naturelle, souvent une promptitude singulière à s'émouvoir, souvent une franchise totale, quelquefois la puissance de monter jusqu'aux plus hauts sommets. Que de belles choses ont été dites et que de belles choses ont été faites, par ces enfants, dans ces années où le sol profond des âmes est tout remué! Et quel écho durable elles éveillent dans le cœur, quelle estime, quel espoir! Vous n'aurez pas seulement la certitude, longtemps souhaitée, que l'amitié vous est acquise, mais la confiance que votre sentiment de l'honneur, votre désir de l'union, votre foi sont partagés, qu'il y a des serviteurs nouveaux des causes de joie et des causes de durée, et que si cette campagne, austère au début, vous semble à présent si vivante et parlante, c'est que des hommes, autour de vous, sont plus heureux, des inconnus devenus des familiers, des irrités devenus des amis, des Français ramenés à l'idée de société. Vous conclurez que la campagne où il n'existe ni propriétaire résidant et comprenant sa mission, ni moines bâtissant et donnant l'exemple, est une société incomplète. Vous jugerez, par claire expérience, que la paix intérieure est en grande partie fondée sur l'humble travail des hommes de bonne volonté et des familles qui les continuent.



FIANCÉS

FIANCÉS

4 Juin 1916.

Parce que l'aventure de la plupart des romans se passe dans les milieux mondains, vous vous imaginez peut-être qu'on ne saurait trouver que là, dans la vie élégante, des âmes raffinées, des délicatesses presque infinies, de longs repliements sur soi-même, et mille nuances de sentiment : ce serait une grande erreur. La finesse de l'esprit ou sa sublimité ne dépend que secondairement de l'instruction.

Je vais continuer à vous le prouver en contant l'histoire véritable et brave de deux fiancés de la Grande Guerre.

Lui, il était d'une famille nombreuse et peu aisée de fermiers dans un département de l'Est. Peut-être avez-vous traversé ce pays que je veux dire, assez voisin de la Suisse et, comme elle, montagneux. Ce ne sont point encore les pics et les glaciers, mais les étages qui mènent à ces sommets : de grandes lignes de vallées boisées, qui se mettent à deux ou trois pour faire avec leurs arbres, leurs ravins et leurs prés, quelques-uns des plus beaux paysages du monde et des plus calmes. En bas, dans les vallées déjà hautes, si l'on considère l'altitude de l'Île de France, on trouve des prairies. Les sapins commencent où commencent les pentes ; ils les couvrent de leur ombre et les remplissent de leur chant dès qu'un peu de vent passe, et tout en haut, là où leur pointe elle-même ne peut pas s'élever, on aperçoit une couronne de pierres grises, un long entablement au-delà duquel, invisibles, s'étendent des pâturages alpestres. Sans doute il y a là des fermes éparses dans cette campagne ; mais, d'ordinaire, les gens vivent dans les villages autour desquels la culture est abondante et variée, et comme un prolongement de civilisation.



EN FRANCHE-COMTÉ
LE FAUBOURG SAINT-NICOLAS A SALINS

ET TOUT EN HAUT ON APERÇOIT
UNE COURONNE DE PIERRES GRISES

Or, dans un de ces villages, tout au bord de la route qui descend en lacets vers la forêt, il y a une ferme de médiocre importance, et, beaucoup plus bas, à la distance où les choses en montagne commencent à bleuir, une ferme vieille et petite, non plus couverte en tuiles plates comme celles du village, mais avec ces pierres de lave, grossièrement sciées et polies, qui faisaient aux maisons d'autrefois, dans cette région, une toiture lourde et solide dont les chevrons pouvaient se plaindre, mais qui ne craignait point les années. Et là, dans cette solitude de l'herbe, à la limite de la forêt, une famille nombreuse vivait. L'aîné, bûcheron l'hiver, laboureur au printemps, moissonneur aux jours chauds, toujours d'humeur belle, aimait la vallée haute, et le métier, et tout ce qu'il faut aimer pour avoir le cœur en joie. Il aimait aussi la fille de la première ferme sur la route du village, mais il ne l'avait jamais dit. Peut-être la mère avait-elle deviné; elles sont fines pour surprendre les premiers battements du cœur de leurs enfants. Il avait eu sa manière de se trahir. Quand il fallait porter le lait au fromager, qu'on appelle sur la montagne le fruitier, le grand Maurice ne demandait jamais mieux que de remplacer son frère jeune ou sa sœur Clotilde. Il allait au pas du cheval qu'il avait nommé Barnabé : gros ventre, grosse tête,



DANS LA VALIÉE
DE PRÉTIN

OU LES CHOSES
EN MONTAGNE
COMMENCENT A
BLEUIR

HAMEAU DE
MARNOZ PRÈS DE
SALINS

TOUT AU BORD DE
LA ROUTE...



grosses jambes et point d'allure, mais une sorte de traînement et de dandinement qui ne s'arrêtait jamais dans les montées. Ce cheval, contrairement aux alpinistes, ne soufflait que dans les descentes. L'homme sifflait, Barnabé tirait, la petite carriole, où étaient alignés les pots de fer-blanc, brinqueballait sur les cailloux que les pluies de printemps précipitent des sommets et qui roulent où ils peuvent. Cependant, quand il approchait de la grange qui garde l'entrée du village et de cette porte charretière, souvent ouverte, qui laissait voir une cour toujours en ordre et balayée, il s'arrêtait de siffler.

Plus d'une fois, il avait aperçu traversant la cour cette Louise qui était bien la plus sage fille du bourg. Elle avait le visage ferme de celles que rien du dehors n'étonne, parce qu'elles vivent en dedans : les choses et les gens peuvent

passer à côté de leur secret, comme l'eau qui coule à la pile d'un pont. Du moins c'est l'apparence. Ils se rencontraient, les dimanches, devant l'église, car ils étaient tous deux de race très chrétienne. Avant la guerre Maurice était trop jeune pour que le père pût prendre au sérieux ce prétendant et lui permettre, selon le mot très ancien, de « causer » avec Louise.

Mais la guerre a tout vieilli en un jour ! Elle a tout révélé ! Quand on sut, dans la



montagne, que les hommes allaient partir, il n'y eut plus de coutume et chacun put parler selon son cœur. Quand le jour fut venu, un peu plus tard, du départ de la classe 1915, Maurice monta au village et il demanda Louise. Comment ils se virent, comment ils pâlirent tous deux en même temps, comment il l'emmena devant tous, sur la route, dans le grand jour, pour que personne ne se méprît sur l'aveu, et comme heure d'horloge, ils parler à plein cœur, yeux, sans embarras d'idées leur venoient, personne ne

La guerre, la paré! Le soir même, demeurée à la ferme plus blanche de vinnaire et plus brave elle eut fin le travail, ce qui reste de jour, du mois d'août, mière lettre d'a-

« Mon bien-aimé

« A peine con-
bonheur de s'aimer
ger à la séparation.
ment de se quitter
étant arrivée à son
bordante, on laisse
doux mot : Je vous
mon intuition
m'étais déjà
senti-
ques,
c'est

nous
il faut

sera méritoire pour notre bonheur futur. Je prie pour vous dès maintenant; je prierai pour vous lorsque vous serez à la caserne; je prierai avec plus de



ÉGLISE SAINT-MAURICE A SALINS

ment, plus d'une ne cessèrent de les yeux dans les ras, et comment naient, et tant de pourra le raconter. guerre a tout sé — la fiancée était du village, mais sage que d'ordinaire aussi, — quand à la lumière de au commencement elle écrivait sa première. Ecoutez-la :

Maurice,

naissons-nous le qu'il faut déjà son-
Oui, c'est au mo-
que notre amitié,
apogée, toute dé-
échapper ce
aime. Avec
ordinaire, je
aperçue de
ments récipro-
et c'était tout. Mais
aujourd'hui que

ILS SE
RENCONTRAIENT
DEVANT L'ÉGLISE

ET LÀ DANS CETTE
SOLITUDE



ferveur lorsque vous vaquerez à la bataille, — (remarquez ce mot magnifique, « vaquer à la bataille », comme on vaque à l'ouvrage !) — De votre côté, vous offrirez bien toutes vos fatigues en union avec mes prières, et là, si Dieu vous attend pour vous cueillir et orner son paradis, quel cœur brisé ! Je n'ose y penser ! Vous serez plus heureux que moi, car vous posséderez le bonheur se connaît-Dieu. Mais vous devrez pour forte, j'accepterai les épreuves dra m'en-salut de la aussi, nous nous avons de nous re-le ciel, et là, tion ne nous sera pas ravie ».

QUAND IL FALLAIT
PORTER LE LAIT





EN FRANCHE-COMTÉ. LA VALLÉE DE SALINS

DE GRANDES LIGNES DE VALLÉES BOISÉES

Elle a dit ce qu'elle avait de plus grand dans le cœur ; ce qui devait passer le premier, et maintenant elle va dire ce qu'elle a de plus doux. Avec sa fierté de jeune vierge, elle continue ainsi : « Vous pourrez être fier pour moi, dans ma blancheur immaculée. Je vous serai belle et pure comme le lis. Il me semble que je suis faite pour soutenir les lourdes charges et les grandes responsabilités de l'épouse chrétienne. Oui, prions, aimons, espérons. Je vous nomme l'élu de mon cœur. En attendant, mes doigts effleurent un tendre baiser pour mon Maurice ».

Presque tout de suite il avait été emmené au loin, lui qui devait se battre. Il se battit bien, tant qu'il fallut. Il se sentait menacé à chaque instant et, au commencement de l'année dernière, étant à l'Hartmannswillerskopf, il écrivit ces lignes pour qu'elles fussent retrouvées si jamais la mort le prenait :

« 1° De vivre et de mourir en chrétien ;

« 2° Pour me pardonner tous les péchés que j'ai commis, qu'il accepte pour leur entière expiation, toutes les souffrances, misères, épreuves que j'ai endurées et que j'endure pendant cette guerre, et aussi toutes les bonnes actions que j'ai faites dans ma vie ;

« 3° S'il m'accorde le bonheur de rentrer et de m'unir à celle que j'aime, de lui élever une famille chrétienne où il sera craint et aimé, et où il sera bien servi. »

Et il y avait plus bas, comme une devise : « Allez devant vous, où Dieu vous mène, et tout sera bien. »

Quand il eut écrit ce testament, il le mit dans la poche de sa vareuse, à côté de la lettre d'amour qu'il avait reçue naguère et qu'il avait tant de fois lue et relue, que les plis du papier en étaient tout usés.

La guerre, la guerre, la guerre a tout brisé ! Au commencement du mois de mai 1916, sur le même sommet de l'Hartmannswillerkopf, comme Maurice était à son poste de guet, un premier obus éclata tout près de lui. Il se retourna et dit au caporal : « Bigre ! j'ai eu chaud ! » Et, au même moment un second obus l'atteignit et le broya, et l'âme s'en fut au paradis.

Quel est le temps qui vit de plus grandes choses que le nôtre, et de plus belles âmes ? Comment voulez-vous qu'on ne croie pas à l'avenir ?

UNE BELLE FONDATION





PALAIS DE
L'INSTITUT

UNE BELLE FONDATION

16 Juin 1916.

Un des derniers jeudis de mai, j'ai eu un moment de joie. Vous savez qu'elle est rare, en temps de guerre, la joie pleine, assez forte pour écarter les nuages ou les brumes, selon les jours, dont on vit enveloppé. Eh bien ! je l'ai éprouvée, et c'était à l'Académie, en séance, avant le dictionnaire.

Le secrétaire perpétuel se trouvait en Espagne, pour y parler de la France. Celui qui le remplaçait, ayant lu le procès-verbal de la précédente séance, le directeur de l'Académie prit, sur le bureau, une de ces pièces grossoyées, où les marges abondent autour d'un petit écrit, un cahier de lignes espacées, d'une écriture ample, tranquille et sans rature, telle enfin qu'il n'en peut sortir que d'une chancellerie ou d'une étude de notaire. C'était un acte notarié, une donation. Nous en recevons souvent, pour la fondation d'un prix littéraire ou d'un



EN VENDÉE
A POUZAUGES

prix de vertu. Mais celle-là, par son importance, et par le souci du bien public, et par l'oubli qu'elle répare, était, parmi toutes, émouvante.

Etienne Lamy donne, à l'Académie française, et pour qu'elle en use dès à présent, une somme de 500,000 francs. « Je voudrais, dit-il dans l'acte de donation, aider quelques-uns des pères et des mères qui, par des privations quotidiennes et volontairement subies, perpétuent encore des foyers riches d'enfants. Vingt-cinq mille francs seront chaque année répartis entre des familles de paysans français et catholiques. Les familles choisies seront les plus pauvres, les plus nombreuses, les plus chrétiennes de croyances, les plus intactes de mœurs. A deux de ces familles, seront donnés deux prix de dix mille francs chacun. »

Une note, accompagnant la donation, indiquait que la fondation, dans les annuaires et

les autres publications officielles, devait être inscrite simplement sous cette légende : « Prix de l'Académie, en faveur de familles nombreuses ». Mais l'Académie, en

UN FOYER RICHE
D'ENFANTS





BRETAGNE. A BÉNODET

DANS LES CHAMPS OU TRAVAILLENT ENSEMBLE LE VENT, LE SOLEIL ET LES HOMMES



acceptant la libéralité sous réserve de la ratification du Conseil d'Etat, et en remerciant son secrétaire perpétuel, a décidé que le nom d'Etienne Lamy demeurerait également attaché au libellé du prix des familles paysannes nombreuses.

Je me réjouis de penser à la joie de ces autres, de ces deux familles qui, chaque année désormais, ici et là, apprendront tout à coup qu'elles viennent d'hériter. Cinq cents francs font plaisir, sans doute, aux braves gens qui les reçoivent « pour cause de vertu », et, s'ajoutant à l'honneur qui est fait à Pierre plutôt qu'à Paul, et à Jeanne plutôt qu'à Noémi, constituent une récompense enviée. Mille francs commencent à aider la maison. Mais dix mille francs, tombant sur la ferme où sont huit, dix, douze enfants, dette payée s'il y en a une, gement si grand que tout cœurs d'abord. Vous rivée du facteur, au va se mettre à table ? vous, maître Fran- Je n'en attends pas : que, depuis que la Le facteur a déjà et descend en villes coudes écartés, porte la ferme. Il rellement, il n'a pas y a d'écrit sur le pa- primé et moitié à la font pâlir le père, et être bien sûr. Qu'est-ce papier qui fait pâlir le père, tant ? Tous les enfants regar-



nichés, entre père et mère, c'est l'inquiétude finie, la l'avenir assuré, et un chan- va s'en ressentir. Les représentez-vous l'ar- moment où la famille — « Une lettre pour çois ! — Une lettre ? personne ne man- guerre est finie. » repris sa bicyclette, tesse, les jambes et le raidillon qui ne sait rien, natu- pu deviner ce qu'il pier, moitié en im- main, ces lignes qui qu'il faut relire, pour que c'est que ce bout de un homme d'aplomb pour- dent : les quatre filles, dont

une grande, les six fils échelonnés tout le long de la jeunesse. Le voilà qui étend la main vers la cheminée. « Dis donc la mère ? » Elle a cessé tout aussitôt de puiser avec la louche dans la marmite et de jeter le bouillon dans la soupière où le pain se gonfle, et, encore penchée, levant seulement la tête, comme ceux qui épargnent un mouvement inutile : « C'est pas une de la famille, au moins ? Tu as l'air tout drôle ? Le malheur vient si vite ! — Le bonheur aussi, à ce qu'il paraît... » L'homme s'est approché. Il a touché le bras qui a tant bercé. « Lève toi !... c'est une bonne nouvelle... Ma pauvre femme, te voilà riche aujourd'hui... Dix mille francs... Embrassez tous la mère, les enfants !... C'est bien sa faute ! »

Et la maison a été remplie de joie, à cause de l'avenir en un instant changé. Le père a dit : « J'achèterai un champ, pour quand je serai vieux ». La fille aînée a regardé par la fenêtre, et elle a dit : « Je pourrai donc m'établir à la saint Jean d'été ». Le fils, qui est revenu de la guerre, a dit : « Je crois qu'avec un cheval de plus et un beau brabant neuf, on fera une jolie terre ». Chacun a dit ainsi sa parole, et il n'y a que la mère qui n'ait point parlé, parce que son bonheur était de voir les autres contents.

Oui, la fondation d'Etienne Lamy fera des heureux. Mais, de plus, elle les donnera en exemple. Autour d'eux, et fort loin, les gens seront avertis que les fermiers de la Garelaie, d'Apremont ou du mas de l'Olive, ont reçu une lettre timbrée d'une vignette singulière, d'une tête de femme casquée, — quelle bosse il a le casque de Minerve, à cause du chignon ! — et que, dans cette lettre, il était dit : « L'Académie vous a attribué un des grands prix des familles paysannes nombreuses ». Dans les chambres carrelées, dans les greniers où l'on vanne le blé, dans les champs où travaillent ensemble le vent, le soleil et les hommes, des paroles seront prononcées, plusieurs sans réponse, et plusieurs appelant d'autres mots que d'autres bouches diront.

— On a cru, plus d'une fois, que tout serait vendu chez eux. Te souviens-tu du grand hiver, quand la mère était malade à mourir, — elle avait déjà six enfants, — et que l'aînée venait au pain dans le bourg, et s'en allait en courant de peur que la boulangère ne la rappelât pour payer ?

— La misère a une fin, comme la guerre. C'est le jour qui se lève pour eux. Ils reçoivent, en une fois, tout le travail de vingt ans d'une maison bien conduite. Qui a fait cela ?

— Ils disent : un savant de Paris.

— Y a du bon monde partout. Faut croire qu'il aimait le paysan. — La Terre, que ceux de la ville laissent à l'abandon, lui, il s'en est souvenu. — Et des enfants que les morts demandent pour les remplacer. — Et du pauvre qui était chargé, et que voici content comme un cheval qu'on dételle. — Celui-là aura des prières de pauvres, à présent et plus tard. — On sait bien où elles vont, mais jamais d'où elles viennent : il y a plus de cœurs touchés que de charités faites.



EN VENDÉE

A POUZAUGES



LA LITANIE

LA LITANIE

14 Février 1915.

La mère Gelineau, qu'ils appellent souvent la Gelinette, est de Vendée aussi. Elle a trois fils dans la bataille : un au nord, un vers l'Argonne, à ce qu'elle croit, l'autre en Alsace. Et le monde n'a plus pour elle que trois points cardinaux. Etienne, Jean, Francis, elle songe à chacun de ses fils comme si elle n'en avait qu'un, elle craint pour chacun d'eux comme s'il était seul exposé. En vérité, cette Gelinette, qui aimait plusieurs choses avant la guerre, et, par exemple, regarder sa volaille, en rond devant la porte, picorer le menu grain ; commander la maison quand le mari allait aux foires ; manger de la millière chez sa voisine de la Faverie ; causer avec la femme de l'épicier du bourg, sa plus intime amie ; elle n'a plus d'autres plaisirs que ceux-ci : prier pour ces trois soldats, lire leurs lettres, entendre parler d'eux. « Vous êtes comme moi, lui disait la voisine de la Faverie : les petits qui nous restent ne remplacent pas les grands qui sont partis, et même ils nous achalent encore plus que d'habitude. » Ce qui voulait dire que les mères qui souffrent à cause des grands n'ont pas toujours assez de patience envers les derniers-nés.

Le père, lui, n'a pas été pris par la guerre ; du moins son corps est resté là, sur les champs de la Fougeraie, qu'il cultive depuis l'âge où les enfants, une gaule à la main, et leur première culotte trouée devant et derrière, mènent tout un troupeau des pâtures à l'étable. Mais l'esprit n'est pas souvent présent. L'homme travaille dur, car la ferme a bien trente-cinq hectares, et, sauf un vieux valet aux jambes torses, aucune aide possible. Les bœufs mêmes ont diminué de nombre à cause des réquisitions. Il laboure, il refait les fossés, il coupe les épines ; mais le soir, au soleil couché, quand il n'y a plus de lumière qu'au ras des collines et tout en bas, dans l'eau de la Sèvre, mince et tournante parmi les prés, il reste là, peut-être une demi-heure, pensant des choses qu'il ne dit pas.

BOIS ROLAND
PRÈS DE
POUZAUGES



Il est grand, et, avec un peu de soin, il serait un joli homme, car il a le profil droit, le masque plein et rasé, et les cheveux bouclés, encore épais au-dessus des oreilles. Sa femme est toute petite, et vive, et volontiers parlante. Leur métairie, tout le monde vous la vantera comme la plus grenante de la paroisse, bâtie à mi-coteau, longue un peu, ayant l'étable en contre-bas, séparée par une cour, et par-dessus les tuiles, la vue des prés en pente, de la rivière, et des terres qui se relèvent. Maison laborieuse, maison joyeuse autrefois, dont le bonheur, aujourd'hui, est trois fois exposé. Après souper, quand on fait la prière en commun dans la grande salle, selon l'usage, maîtres, valets, enfants, la mère, qui dit tous les commencements de sa voix rapide, récite la litanie des saints de la famille, et alors elle va lentement, toute émoyée, mettant son cœur dans tous les mots. Elle dit : « Saint Etienne, saint Jean, saint François, sainte Anastasie, saint Pierre, sainte Guillaumette », et les voix accordées des deux anciens et des plus jeunes enfants répondent : « Priez pour nous ! »



Chacun aime également chacun des trois soldats, mais il y en a un qui écrit beaucoup plus souvent que les autres : Jean, le second, celui qui ressemble au père, et que les camarades appellent Barbe-Fine, parce qu'il a une barbe en pointe, d'un châtain clair, et à travers laquelle on voit un menton jeune et ferme. Dans la 27^e compagnie, qui est la sienne, ce gars de Vendée dépasse d'une demi-tête les plus grands de ses camarades. On l'aime pour sa tranquille façon et pour son obligeance ; on l'estime pour son



VENDÉE. FERME DU COTEAU
PRÈS DE POUZAUGES

LEUR MÉTAIRIE, TOUT LE MONDE
VOUS LA VANTERA

courage. Quand le lieutenant — depuis longtemps il n'y a plus de capitaine — demande des hommes de bonne volonté, Gelineau est toujours le premier à se présenter ; mais on est sûr qu'il viendra de son pas bouvier, époussetant les basques de sa capote : « Eh bien ! mon lieutenant, moi qui étais à me reposer ! Il paraît que vous avez besoin de moi ? » Le lieutenant dit toujours oui. On a toujours besoin d'un tireur qui a été braconnier, d'un homme silencieux, terrible dans l'attaque à la baïonnette, et d'un cœur si doux cependant, comme la mère, que plus de dix fois on a vu le Vendéen rapporter sur son dos, à travers la forêt, un ennemi blessé.

La forêt ! C'en était une, avant la guerre, et, dans les communiqués on continue d'écrire ce mot-là. Mais les balles sont des bûcheronnes, et les obus travaillent le bois plus rudement encore ! Entre les deux lignes de tranchées, et jusqu'à trois cents mètres en arrière, soit de notre côté, soit du côté allemand, il n'y a plus un seul tronc de chêne ou de hêtre, plus une gaule de noisetier : tout a été coupé, écrasé, réduit en poussière. Des copeaux blancs, tachés de boue, sortent de la terre brune, et marquent la place où furent les grands arbres. Au delà, vers les secondes et les troisièmes lignes de tranchées, il reste quelques baliveaux, quelques tiges menues ayant un bouquet de branches, et de rares grands arbres dont les têtes sont tombées.

On voit loin, en hiver, dans ces bois dévastés. C'est là le champ de bataille où Gelineau se bat depuis quatre mois. Tout près de lui, quand il est « de première ligne », et qu'il attend, posté dans un observatoire, il découvre des terrassements en zig-zag, des talus inégaux, des rangées de sacs à terre, des pierrailles rejetées d'une mine inconnue, tout cela prolongé jusqu'au point où commence le bleu de l'horizon, sans qu'on puisse apercevoir un être vivant, une chose remuée, le luisant d'une arme ou le jour d'un créneau. Et cependant, l'ennemi est là, partout, guettant. Pendant des heures, chaque jour, quelquefois pendant tout le jour, la canonnade ne cesse pas ; d'un côté le 77, le 105 ; de l'autre, le 75, le 90, le 155. Jean Gelineau Barbe-Fine connaît leurs voix aussi bien que celles des chiens de M. le vicomte de Beaubien, quand l'équipage de lièvre passe dans les halliers et les choux des métairies de la Sèvre, et que les jeunes fils de métayers et les journaliers, remuant le terreau ou fagotant le bois, nomment : « Ramoneau ! Trompette ! Président ! La Goutte ! Hurleloup ! »

Les balles vont et viennent aussi, entre les lignes. A force de les entendre, il est parvenu à distinguer celle qui file droite et siffle follement ; celle qui creuse le sol et s'enfonce ; celle qui claque comme un fouet, en cassant un débris de bois ; celle qui ricoche et dont le vibration décroît vite ; celle qui, déformée à dessin, pour mieux déchiqueter les sacs à terre des parapets, éclate comme un petit obus et couvre de poussière les veilleurs adossés aux parois.

Dans les moments où la mitraille fait sauter ou s'écrouler la terre des talus, dans le vacarme des bombes, il a une pensée pour la maison de Vendée, la tendresse de la mère, et le grand silence du soir venant. Mais, comme il est très brave, il chasse le souvenir qui l'émeut trop.

Jean Gelineau a été blessé, un matin, au petit jour. On ne sait quelle balle de hasard l'a frappé. Il arrivait au boyau de communication qui donne accès dans les tranchées. Il était parmi d'autres, et la forêt, encore à demi vivante en cet endroit, suffisait pour cacher une petite troupe comme celle-là. Il est tombé. Deux camarades ont couru chercher une civière, dans un abri, et ont placé dessus le Vendéen, qui a dit d'abord :

« Laissez-moi mourir ici ! Je souffre trop !

« C'est le lieutenant qui l'a dit !

« Alors, faites le devoir ! » Sur ce mot magnifique, et tandis que le gros de la section disparaissait entre les murs de terre et gagnait la première ligne, les deux porteurs ont soulevé le mourant. Ils l'emportent au poste d'ambulance qui est à un kilomètre, en avant du village. Deux autres camarades les accompagnent, et aussi le lieutenant, qui aime ce grand gars de Vendée, son meilleur soldat, et qui veut savoir s'il y a des chances et le recommander au médecin, aux infirmiers... Les arbres ne sont plus qu'éraflés ou troués par les éclats d'obus, dans cette région ; il y a des broussailles ; on est en sûreté. Le cortège suit l'extrême bordure de la piste boueuse tracée par les pieds des hommes et des chevaux.

— Mon lieutenant ?

— Que voulez-vous, Gelineau ? A boire ?

— Mon lieutenant, donnez-moi mon chapelet, s'il vous plaît, qui est dans ma poche de droite.

On ne s'arrête pas. La main qui s'est tendue pour saisir l'objet, la main gauche, est toute blanche, et le visage aussi est blanc, et les yeux sont fermés. La pauvre tête se renverse en arrière ; la barbe fine remue un peu, la pointe en l'air, et les lèvres demeurent entr'ouvertes, mais elles ne crient pas. Le lieutenant regarde la main pendante, et qui tient le chapelet. Les grains coulent, un par un, entre ces doigts qui eurent l'habitude de semer le bon froment. La première dizaine est achevée. Mais le mouvement se ralentit. Le matin se lève dans les bois.

— Halte ! dit le lieutenant.

Les hommes déposent doucement le brancard sur la mousse. Ils s'aperçoivent que le chapelet est tombé, et que Jean Gelineau vient de mourir.

A dix jours de là, et dans l'après-midi, la métairie de Vendée fut en grande douleur. On avait tout appris, non pas par un avis administratif, mais par deux lettres, une de l'aumônier, une du lieutenant, qui avaient voulu rendre

hommage à l'enfant et à la mère, et remercier ces deux âmes. Tout le travail s'était arrêté, sauf le plus nécessaire, qui est de cueillir la ration des bêtes et de la distribuer. La mère avait beaucoup pleuré, silencieusement ; elle s'était retirée dans ce qu'ils appellent là-bas la chambre d'honneur, où étaient sa couronne de mariée, les portraits de tous ses enfants et le grand Christ au-dessus. Quand elle avait rouvert la porte, les petits qui attendaient, Anastasie, Pierre, Guillaumette, avaient été tout consolés de voir qu'elle ne pleurait plus.

A l'heure habituelle, et dans l'ordre habituel, quand l'ombre entra dans la vallée, tous ceux de la métairie s'agenouillèrent pour la prière du soir.

Ce fut la mère qui la récita, et c'est à peine si, par instants, elle faiblissait. Le dernier rayon du jour montait sur la muraille. Le père répondait, de la même voix que d'habitude. Quand la mère commença la litanie des saints de la famille, il remarqua qu'elle passait le nom de Jean. « Puisque le fils est mort, pensa-t-il, elle a raison. » Elle continua la litanie. Mais après le nom de sa dernière fille, elle dit : — Saint Jean de chez nous... Anastasie, Pierre, Guillaumette, levèrent la tête, hésitèrent une seconde, et répondirent : — Priez pour nous ! Et un peu après, le père, de sa voix grave, disait aussi comme ses enfants.





LA MAISON DE JEANNE

LA MAISON DE JEANNE

15 Juillet 1915.

J'ai pu faire ce pèlerinage à Domrémy, que la guerre rend assez difficile et très émouvant. Il faut des laissez-passer, car la zone des armées est toute voisine, et je crois même que Vaucouleurs s'y trouve compris. Les chemins de fer servent d'abord au transport des troupes, des munitions et du matériel, et le voyageur non armé, s'il est toléré par l'administration, n'est pas compris par le gendarme. On regarde avec insistance ce voyageur qui n'est pas du département et qui n'a pas de képi. On se demande : « Que vient-il faire ? » La maîtresse d'hôtel, démunie de personnel, accablée par la clientèle vorace, loquace, fugace, qui revient de la ligne de combat ou qui y retourne, répond : « Monsieur, tout à l'heure nous avons encore une chambre libre, une seule, le 47, mais il a été pris par le général ». Les voitures sont rares pour deux raisons : parce que les voituriers tirent sur les Allemands, au lieu de tirer sur les guides, et parce que les chevaux laissés à la disposition des civils sont ceux qui n'ont plus de trot, ou n'en ont jamais eu. Mais la lenteur dont nous étions déshabitués, n'est pas un mal dans un pays plaisant.

Et il est plaisant et bien fait, ce pays de Jeanne d'Arc : large vallée, toute verte d'herbe en son milieu, sertie dans le vert plus sombre des bois, soit qu'ils couronnent les collines parallèles et se courbent avec elles, soit qu'ils descendent en griffes, sur la pente d'un éperon, et entaillent la prairie. La Meuse est au milieu, petite encore, tordue, répandue en canaux et parfois miroitante. Un large ciel met beaucoup de lumière sur ces campagnes tranquilles, où le vent passe aussi par grands souffles.

A la station de Maxey-sur-Meuse, je trouvai un break couvert, où je pris place avec un vieux capitaine et trois lieutenants du Midi, braves gens qui

revenaient de la tranchée, et, gagnant une garnison éloignée, s'étaient détournés de la route, par amour pour la Libératrice. Nous avions le cœur pareil, et nous ne le disions pas. C'est ainsi bien souvent. A Domrémy, je les laissai continuer leur chemin vers la basilique dont la flèche se lève à deux kilomètres plus loin, et pointe entre les arbres du Bois-Chenu. J'étais attiré par la maison de Jeanne. Elle est intacte à l'extérieur, comme on sait. Deux fenêtres à meneaux, superposées, d'un côté de la porte, et une seule fenêtre de l'autre, car le toit va s'abaissant de gauche à droite ; elle ressemble à d'autres maisons de paysans aisés, et l'image en est fraternelle. Dans la première pièce, cuisine et pièce hospitalière, selon la mode très ancienne de nos campagnes françaises, je vois avec grand-pitié des statues de l'héroïne et des murs blanchis, lorsque tout commandait le respect de la pauvreté, des pierres, du sol battu, des reliques attendrissantes de celle qui nous aima. Quelles têtes étroites ont eu l'idée de faire un musée de ce qui est un sanctuaire ? Heureusement, on n'a pas embelli la chambre de Jeanne : elle est petite, elle est sombre, n'ayant de jour que par cette lucarne carrée, « par où je voyais, dit Jeanne, la lampe du sanctuaire ». Et, en effet, l'église est là, toute proche, et il n'y avait pas même un arbre, mais seulement un bout de jardin, entre Jeanne et la source de son inspiration. Toutes les pierres de cette chambre ont gardé la teinte verte qu'elles prennent dans les caves. Le lit devait être ici. Au-dessus, dans l'épaisseur du mur, on voit encore le placard où elle serrait ses hardes, bien pliées, et empilées, et reprises, car elle était une fille soigneuse et ménagère, « sachant filer aussi bien que femme de France », comme elle a dit aussi, et elle vivait en un temps où la maison achetait peu de choses et en fabriquait beaucoup. Les poutres, vermoulues, elles les a vues, elle les a peut-être touchées de la main, puisqu'elles sont assez basses et qu'elle était grande. Certainement même, elle les a touchées. Voici, bien usée par le temps, mais reconnaissable, la planche à pain, entre deux solives. La main qui devait tenir l'épée de la France, s'est tendue vers le plafond, où était mise à l'abri la provision de la maison, toute la fournée de quinzaine, boulangée et cuite au four par Isabelle Romée ; elle a pris un pain rond, et a « taillé la soupe », ayant eu soin de tracer d'abord, de la pointe du couteau, un signe de croix, sur la croûte farineuse et piquetée par le grain des grosses toiles.

Les prières du matin et du soir, la méditation par quoi cette âme tout le temps grandissait, c'est là qu'elles furent faites ; c'est là que Jeanne a pleuré sur la France envahie et divisée, tandis que devant le feu de la grande cheminée, dans la chambre voisine, Jacques d'Arc et sa femme interrogeaient un marchand, leur hôte, et disaient, ne croyant pas être entendus : « Ainsi vous dites que le roi n'a point de force, et que son royaume a diminué jusqu'à être comme un champ de chez nous, que tout le monde pillerait ! Comment serons-nous sauvés ? En

quel temps ? Que fera Dieu pour nous ? » Et elle était là, derrière la porte que le vent d'automne loquetait, la vierge paysanne, toute tremblante de la misère de la France, et parce qu'elle entendait, en même temps, la voix de l'ange qui disait : « Va, fille au grand cœur, pars, il le faut ! »

Il y a d'autres pièces dans la maison, mais Jeanne n'y est pas autant que dans celle-là. Pendant que je les visitais, des soldats hospitalisés dans le village faisaient comme moi. J'étais touché du respect de leur attitude et de leurs mots. Ils se sentaient dans une sorte d'église, et le peu qu'ils savaient de Jeanne suffisait à des hommes qui venaient de se battre : « Elle a sauvé la France ». Ils inscrivaient leur nom sur le registre. L'un disait : « N'y a pas de différence avec aujourd'hui ». Mais je ne sais pas s'il voulait parler de la maison qui ressemble tant à une ferme d'à présent, ou de l'espérance prochaine de « reprendre tout le royaume ». Il avait une figure calme et brave, comme la très bonne campagne, pas toute jeune, qui va au feu au pas des bœufs.

J'ai vu l'église de Domrémy, qui est en partie la vieille église, et vu le bénitier, un fragment de colonne fruste et creusée par le haut, le même où Jeanne d'Arc trempait ses doigts, lorsqu'elle venait, le matin, suivie sans doute ou précédée de quelqu'un des quatre parrains et des huit marraines qu'elle avait eus au baptême. Puis comme la distance n'est pas grande, je suis parti à pied pour Bermont.

Ni Domrémy, ni Greux même ne sont d'importants villages, et je pense que l'aspect de la campagne n'a pas beaucoup changé. Dans les jardins et les vergers, qui sont frais et entourés de haies, c'était l'heure de la floraison des lis. Et il m'a semblé que toutes les maisons avaient leur gerbe, leur colonnade de tiges couleur de foin qui fleurissent en étoiles. Après Greux, un sentier grimpe sur un plateau, qui est pierreux et cultivé. Toute l'herbe de la vallée de la Meuse, au-dessous, luisait et ondulait dans le vent lumineux. Le vent s'était levé parce que c'était la saison, le vent marieur de fleurs, comme il y aura bientôt le vent porteur de graines. Les nuages s'en allaient du côté où les contemporains de Jeanne d'Arc pouvaient dire : « La France est là », et le sentier entrait sous bois. De fortes collines, dont la flore est déjà montagnaise, se succédaient les unes aux autres. Au sommet de l'une d'elles, j'aperçus une grande maison toute simple et une chapelle, enveloppées de bois. Un parfum d'une grande puissance, de terre et de forêts, passait là dans le vent. La maison est aménagée pour les jeunes employées et ouvrières de Paris, qui viennent là se reposer et respirer, pendant l'été ; la chapelle, leur chapelle, est celle où Jeanne se rendait en pèlerinage, le samedi. On y voit la statue, dont il est parlé au procès, de Notre-Dame-de-Bermont, et celle de saint Thiébaud, et un Christ du ^x^e siècle, et d'autres images pieuses qu'elle a vues de ses yeux clairs et suppliants.

On ne résiste guère à tous ces témoins de l'histoire de Jeanne d'Arc. Du pré en pente sur lequel la maison est posée, je pouvais suivre toute la ligne des bois, jusqu'au-dessus de Greux et de Domrémy, et au delà du Bois-Chenu. J'étais dans le domaine de la guerrière sainte. Et j'ai dit :

— Vous êtes plus puissante que pendant que vous étiez ici, ou même au bord de la Loire, ou à Reims qu'ils bombardent en haine de vous. Nous avons souffert, et sacrifié beaucoup du sang de France qui vous est cher. Il en fallait pour racheter. Un autre a versé le sien, qui valait mieux que nous. Vous le prierez tant qu'il abrègera l'épreuve. Le courage ne manque pas à vos gens, vous le savez ; ils en auront tant qu'il faudra : mais il n'y a pas eu de joie, chez nous, depuis un an.

Refaites-nous de la joie ! Vous qui avez rétabli merveilleusement l'unité du royaume et donné votre âme à tant de Français d'autrefois, parlez encore au cœur de tous. Combattez avec nous pour achever la bataille : car la victoire et vous, ce n'est qu'un.



CELLE QUI NE SAVAIT PAS



CE SONT LES
ARBRES SEMÉS
SUR LES TALUS

CELLE QUI NE SAVAIT PAS

27 Octobre 1914.

Voici ce que j'ai vu dans la Vendée que j'aime.

Ce pays de collines lève, quand vient l'automne, de belles gerbes ardentes vers le ciel où passent les nuages de brume et le vent de la mer qui les pousse. Ce sont les taillis des sommets, des bouts de futaie, les vergers des fermes, ou simplement les arbres semés sur les talus, et parmi lesquels se rencontrent des aliziers, des cormiers, des poiriers sauvages, et certaines espèces de chênes dont la feuille meurt dans sa splendeur. Je ne sais quel propriétaire maniaque, depuis longtemps disparu, avait planté justement deux lignes de cormiers sur la croupe où est bâtie la ferme de la Renaudière, du côté du couchant. Il faut bien des années pour qu'un cormier donne des cormes. Ceux-là s'étaient enfin mis à fructifier, et, comme ils formaient une avenue d'au moins deux cents mètres de longueur, c'était un travail, pour le métayer, de gauler en octobre et de ramasser la récolte, d'autant qu'il avait peu d'aide, étant marié à une femme chétive.

La métayère de la Renaudière, vous la connaissez, si vous avez vu une paysanne qui a une figure de compassion, blanche, pas jolie, dont les traits sont tout longs, tirés en bas, et encadrés par la coiffe de Vendée qui serre les tempes. Ce qu'elle a de mieux, ce sont de belles dents, — beauté rare à la campagne, — des dents couleur de miche fraîche. Quand elle était jeune fille, et qu'elle riait donc plus souvent, il y avait de la lumière entre ses lèvres, comme



EN VENDÉE. ÉGLISE DU VIEUX BOURG A POUZAUGES

ELLE ENTRA DANS L'ÉGLISE

au coin de ses yeux bruns, et les hommes disaient : « Elle n'est point pour déplaire ; dommage seulement qu'elle soit freluquette ».

Après six ans de mariage, elle était devenue mère, et l'enfant avait deux ans lorsque la guerre a commencé. Presque tout de suite, le mari a dû quitter la Renaudière et rejoindre son régiment. Nul n'a pu dire qu'Aimée Cottereau ait pleuré « devant le monde ». Chétive de corps, elle l'était, en effet, mais brave aussi, capable de tenir son cœur presque silencieux, habituée, depuis des siècles, à répondre à l'épreuve : « Voici la servante du Seigneur ». Au retour de la gare, où elle avait accompagné son homme, elle entra dans l'église du bourg, où il y avait bien trente femmes comme elle, venues pour faire le sacrifice inconnu et demander tout le courage. Quand elle eut fini, ce qui ne fut pas long, elle rentra dans sa maison, prit la petite à bout de bras, et murmura, montrant ses dents blanches : « Tu m'es tout à présent ! »

Je l'ai vue le surlendemain. Dans la tranche d'un champ de froment, si mûr que les épis laissaient tomber le grain, j'aperçus la femme du soldat qui coupait la moisson. Elle travaillait à quelque distance d'un métivier borgne et cagneux, dont la guerre n'avait pas voulu. Et seulement quand j'eus parlé, tant elle était appliquée à la besogne, elle se redressa, les cheveux collés sur les joues, contente de se sentir si forte.



DANS LA VENDÉE
QUE J'AIME

— Je lui ai promis de ne pas laisser perdre notre fait ! Vous voyez ! A la fin de septembre, je mènerai plutôt la charrue, s'il n'est pas revenu... Mais il sera revenu ?

Elle disait cela avec une assurance qui aurait voulu être plus certaine, et qui m'interrogeait.

— Vous avez des nouvelles ?

— Oui donc, des bonnes : il a passé par Paris ; il va jusqu'en Belgique. C'est loin ?

— Un peu. Et la petite ? Elle dort dans son berceau, là-bas ?

Malgré la déférence qu'elle m'a toujours témoignée, je compris que la métayère de la Renaudière me prenait en pitié et me plaignait, vraiment, de supposer qu'une mère pût laisser son enfant à la maison, sans surveillance. De son pouce renversé, de ses yeux fiers de sa géniture, du coin de ses lèvres maternelles, elle désigna, au bout du champ, une petite chose blanche et bleue, assise à l'ombre d'un pommier.

Les jours continuèrent de passer. Nos armées descendirent, s'arrêtèrent et commencèrent à remonter. Aimée Cottereau continua de travailler et, à deux heures, de guetter le facteur au bout de l'avenue de cormiers. Il arrivait à bicyclette,



ELLE DÉSIGNA AU
BOUT DU CHAMP...

penché sur son guidon, sans pour cela courir vite : « Rien pour moi ? — Rien ; ça sera pour demain ». Jusqu'à la fin de septembre, pas un seul jour elle ne manqua de venir à la même place, d'adresser la même question et de recevoir la même réponse. Les femmes du bourg lui disaient : « Écrivez donc au capitaine ? Écrivez donc à la Croix-Rouge de Genève ? Ils savent peut-être quelque chose. » Elle écrivit. Puis elle résolut de se taire et d'attendre, en s'occupant de la petite, de la maison et de la ferme. Jusqu'à deux heures un quart, tous les jours, elle sentait une joie toute proche, prête à entrer dans l'âme et à montrer son visage, et qui n'entrait pas et s'en allait.

Bientôt, ses amies cherchèrent à ne pas la rencontrer. On avait peur de se trahir. Le bruit courait que Jean Cottereau était mort. Un sergent avait vu tomber le métayer de la Renaudière, dans un des combats livrés près de Namur, il l'avait vu tomber les deux bras en croix, et lâchant son fusil. Le village, les fermes isolées, les parents, les enfants, tous connaissaient le grand malheur : il n'y avait à l'ignorer que la femme du soldat.

Dans les jours de la fin de septembre, on put voir, sur les terres en pente, le valet borgne qui tenait la charrue, et la jeune métayère qui touchait les quatre bœufs avec l'aiguillon. Elle ne chantait pas, sans doute, comme un vrai bouvier, mais elle se tenait à droite de l'attelage, disant les mots qu'il faut dire, d'une voix petite, qui passait cependant par-dessus les haies, et s'en allait émouvoir les âmes tout autour de la colline : « Rougeaud ! Caillard ! Noblet ! Tè, Tè, les valets ! » En regardant la terre ouverte, qui fumait à la fois de brume et de poussière, elle songeait : « Ce n'est pas un travail de femme que je fais là, mais il sera fatigué, mon Jean, quand il reviendra, et je pourrai lui dire : Repose-toi ! » Elle s'interrompait aussitôt, car l'élan d'espérance était devenu faible et tombait comme une feuille. A ce labeur trop rude, Aimée Cottereau avait suffi plus d'une semaine. Le métayer de Malabri, son vieux voisin, vint un matin la remplacer. Cinq jours plus tard, le charruage étant achevé, elle reçut la visite du métayer de la Grande-Léchère, qui dit : « Tenez-vous en paix : je herserai vos guérets ; après quoi, le valet passera le rouleau sur les labours, et moi, comme il convient, je ferai la sèmerie ».

Personne ne lui avait parlé de son mari : et pourtant elle ne doutait guère qu'ils n'eussent, eux aussi, le cœur mal en point, à cause du long silence.

Je les ai revus au travail, eux et elle, vers le milieu d'octobre, une après-midi de demi-soleil, que le vent était languissant et avait le goût des forêts. Le maître de la Grande-Léchère, haut sur jambe, tout de brun vêtu, marchait dans dans le creux des planches, prenait du grain dans le sac de toile qu'il portait en bandoulière, comme un lièvre braconné, et il lançait le froment de manière à couvrir la terre également. A deux planches de distance, le valet conduisait la jument et promenait sur les semences le rouleau de granit. Pendant qu'ils pei-



ELLE S'EN ALLA
DÉJÀ VEUVE DANS
SON CŒUR

naient ainsi, Aimée Cottereau n'avait pas voulu rester à la maison, et, ayant pris une sorte de masse de bois, attachée au bout d'un manche, devant le sèmeur, elle cassait des mottes oubliées par la herse. Ils étaient dans le champ que bordent les cormiers. Vous ne pouvez imaginer la splendeur de cette double rangée d'arbres, les clochetons, les fusées, les dômes, çà et là, de ces feuilles menues, découpées en fer de lance, et que l'automne colorait de rose, de rose vif et de feu.

Je m'avançai dans le champ, selon l'habitude de ce pays, où l'on ne se hait point. Mais plus vite que moi, par la cornière de la pièce, un enfant s'avançait vers la métayère, qui ne le voyait point, un gars de quinze ans, fait comme un cavalier, intimidé et demi-souriant, pur de visage. Il s'arrêta à trois pas de la femme, et enleva son chapeau.

— Si vous vouliez, dit-il, je suis fort, je gaulerais vos cormes de l'avenue, et même, avec mes sœurs, je peux bien les mener chez vous.

Elle ne répondit pas. Les deux hommes s'étaient arrêtés. Elle regarda l'enfant, le valet, le vieux métayer. Son visage était devenu plus blanc que le mouchoir noué sur ses cheveux. On eût dit qu'elle sortait d'un rêve, et qu'elle n'avait pas la force de dire ce qu'elle avait vu. Il n'y avait point de bruit dans toute la campagne. Enfin, elle dit :

— Ils sont tous à vouloir m'aider : c'est que mon mari est mort !

Personne ne put lui répondre. Alors elle laissa tomber son bâton ; elle se détourna ; au bout du champ, elle alla prendre sa petite assise sur une touffe d'herbe, elle la mit sur son bras en la serrant bien fort, et, sans plus rien voir, courbée, lentement, elle s'en alla vers les cormiers, déjà veuve dans son cœur qui avait cessé de croire à la vie.

Et ainsi l'unanime charité, pour une fois, lui avait appris la douleur.



LA JACHÈRE



LA JACHÈRE

25 Avril 1915.

Voici que le printemps est tout à fait venu, et nous pouvons ne pas prendre sa joie : elle nous est offerte. Même sur les plateaux du Nord et du Pas-de-Calais, d'où le vent rude et la pluie ne se retirent qu'au milieu de l'année, il y a des signes qui ne trompent point, et qui disent : Bonnes gens, hâtez-vous pour les derniers labours et les dernières semailles, sans quoi vous n'aurez au mois d'août qu'une moitié de récolte !

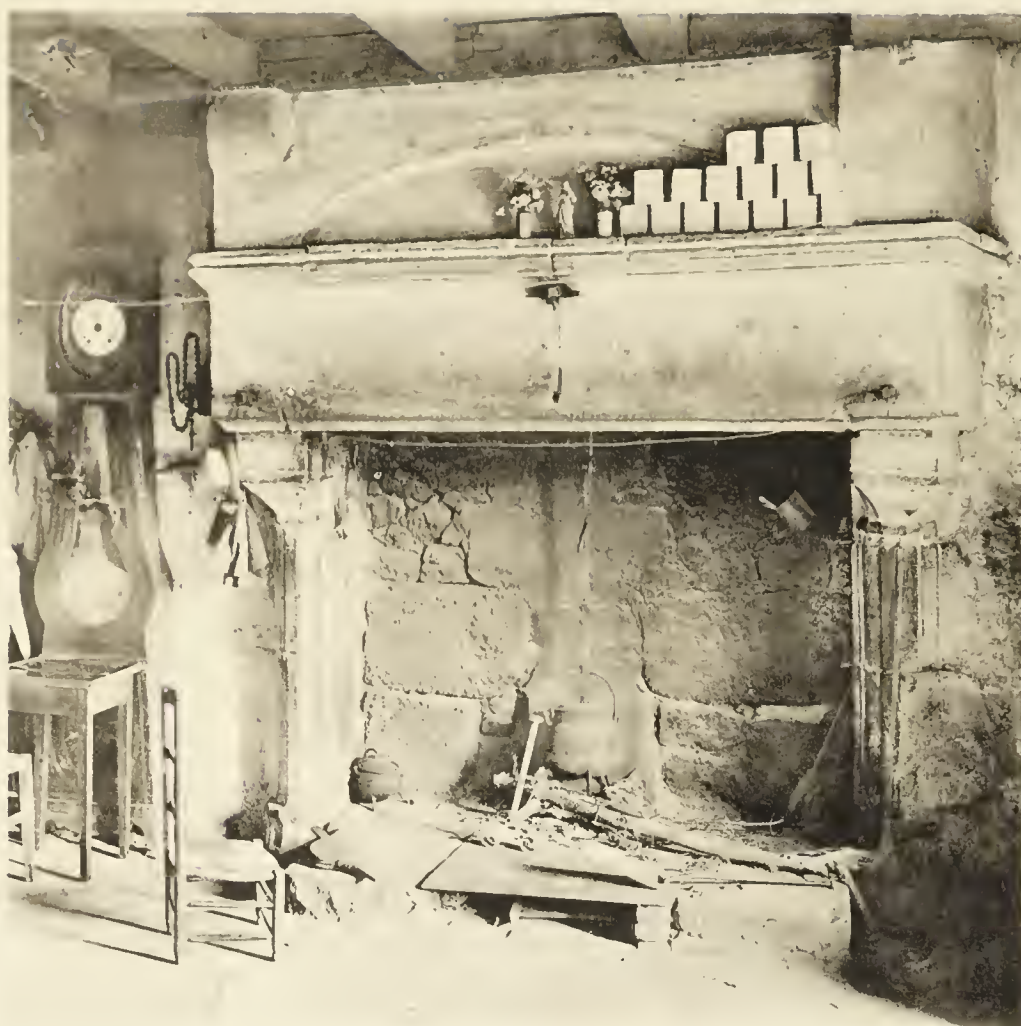
Hélas ! des yeux pour voir les signes, il s'en trouve encore, mais ce sont des yeux de femmes et d'enfants. Les hommes sont à la guerre ; les chevaux tirent, sur les routes de frontière, les camions chargés de pain ou de sacs d'avoine ; le fouet est pendu dans l'écurie, au clou de la poutre, et la mèche qui diminuait, l'an passé, d'au moins trois pouces par semaine, à force de claquer dans l'air vif, dort à présent, échevelée et arrondie, comme une aigrette de pissenlit. On ne voit plus les poules, le bec ouvert et effarées, s'envoler du bord des mangeoires, comme elles faisaient autrefois, quand la belle pouliche grise tendait le cou vers elles. Moins de bêtes, moins de gens, moins de blé en espérance, et la pensée des femmes qui est toujours au loin : quelle dure année !

Aussi le village s'endort-il comme un jour sans crépuscule, subitement. A peine les mères, quelques jeunes filles, quelques anciens de la guerre de 70 ont-ils quitté l'église, où le curé a récité la prière du soir, les litanies de la Vierge et le *De Profundis*, que chacun verrouille sa porte, et que la place devient déserte, et la longue rue, et aussi les trois petites qui, du côté du nord, font la patte d'oie. On ne se dit plus bonsoir l'un à l'autre, on garde son fardeau pour soi,

on n'est plus que des débris de familles, qui cherchent le silence et l'écart. Inutilement, la lumière d'avril, la lumière blanche et froide, s'attarde dans le ciel, au ras des terres infinies.

ELLE DEVAIT
RETOURNER DANS
LA CUISINE

Le curé est rentré chez lui, dans la maison basse qui est derrière l'église, et qu'on reconnaît à la croix de fer piquée sur le mur du jardin, et aux trois poiriers en espalier qui s'épanouissent sur la façade, bien



noirs, parmi les briques moisies. La servante a allumé la coquille de charbon, malgré la défense. Est-ce qu'il vivrait encore, si elle ne lui désobéissait pas ? Un homme qui ne sait pas, ou qui n'a pas l'air de savoir quand il fait froid et quand il fait chaud, et qui tousse la nuit, souvent, « pis qu'un blaireau ! » Il a vu la guerre de 70, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est la seconde qui lui a fait le plus de mal, celle d'à présent. Il n'est plus jeune du tout, et il a le cœur tiraillé entre tant de misères, dont aucune n'est la sienne et qui le font toutes souffrir !



Elle a raison, Marie. Elle enlève les trois assiettes, la serviette deux fois nouée, la bouteille de bière, et les quatre pommes en pyramide qui figurent sur la table depuis plus d'une semaine, sans qu'il ait eu seulement l'idée d'en peler une, du bout de son couteau. Ça, c'est un signe. Il a diné en moins de dix minutes. Il est là, devant la cheminée, assis dans le fauteuil de paille, son grand corps plié en deux, et les mains transparentes et rouges formant écran. Depuis qu'il n'a plus, pour lui donner la réplique, « monsieur l'abbé », devenu soldat, il lui arrive, parfois, de s'adresser à Marie, la servante maigre et usée, qui a l'air de



LE CURÉ RENTRE CHEZ LUI, DANS LA MAISON BASSE...

comprendre bien plus de choses qu'elle n'en comprend. Et cela suffit. Elle vient, elle tourne, elle s'en va, les mots la suivent. Ce qu'elle comprend le mieux, c'est la douleur du monde.

— Marie, nous en avons dans tous les régiments; je pourrais, de mémoire, faire la liste : des fantassins, des hussards, des canonniers, des cuirassiers, des sapeurs, et même un aviateur. Je voudrais bien les revoir, tous, même ceux qui ne m'aimaient pas. Je leur souhaite de reprendre simplement ce dont le monde n'a pas assez le goût : la vie ordinaire, la vie que nous croyons dure parce qu'elle nous cache et nous enferme en sa monotonie, mais qui est si bonne, si bonne !

— C'est pas ce que vous disiez, l'autre dimanche, dans votre sermon !

— Qu'est-ce que je disais, Marie ?

Elle ne répondit pas tout de suite, parce qu'elle devait retourner dans la cuisine, mais quand elle reparut, ses deux sabots traînant sur le carreau, elle dit, avec une vivacité qui révélait une sorte d'indignation :

— Vous disiez, monsieur le curé, que ceux qui reviendraient auraient de la gloire ! (Elle prononçait : de la glouère.) Ça leur fera grand bien, la gloire ! Ils auront une belle jambe avec leur gloire !

— Vous ne savez pas ce que c'est que la gloire, ma pauvre fille ! Vous pensez que cela consiste à crier dans la rue ; à menacer les bonnes gens de l'Europe et même les nègres ; à porter un plumet ; à faire son empereur dans les jeux de boules ? J'appellerais cela de la mauvaise gloire. La vraie gloire, nous en avons grand besoin. Elle ne prend pas la place des autres, mais elle garde la sienne ; elle n'a pas peur de parler ; et, quand il y a un pauvre petit diable de pays qui pleure, elle demande tout haut : « Je voudrais bien savoir qui lui a fait mal ? » Elle ne refuse pas de s'occuper d'une affaire de justice, sous prétexte qu'il y a du danger. Un homme qui revient glorieux, après avoir sauvé son pays, comme seront mes paroissiens après-demain, il a plus de cœur que celui qui ne s'est pas battu ; il a souffert pour tous ceux qu'il regarde en face, il a médité la mort, il a frôlé le Paradis ; il lui en reste du sérieux et de l'honneur dans les yeux... Marie, moi j'irai au-devant d'eux, aux limites de la paroisse, jusqu'au carrefour du Rencogné, et je les saluerai : Bonjour, Didelot ! Bonjour, Havé ! Bonjour, Cordebart ! Chenocourt ! Parcelier ! Thiénard !...

— J'irai aussi, quoique mes jambes traînaient.

— On sera tous ensemble. Mais après qu'ils nous auront reconnus, pour qui sera leur second regard ?

— Pour leurs champs : et peut-être bien le premier !

— Marie, voilà une grande peine pour moi : les champs n'ont pas tous leur façon. J'ai vu la femme Didelot, et la Cordebart, et la Parcelier, cette après-

midi ; elles ont encore un mauvais cheval pour faire les labours de printemps, et un valet pour tenir la charrue : des petits jeunes gens de quinze ans, au menton de petite fille, à qui, en temps de paix, on n'aurait jamais confié une poignée de blé de semence. Mais la mère Chenocourt n'a pas trouvé même la moitié d'un journalier pour travailler ses terres, qui sont précisément près du carrefour du Rencogné, là où finit ma paroisse. Elle a dû aller, aujourd'hui, dans la paroisse voisine, chercher du monde. En trouvera-t-elle ? Une veuve, et qui est pauvre, et qui a trois fils à la guerre : à moi, cela me fait une peine que je ne saurais dire de voir ses anciens chaumes, qui sont encore debout, au milieu des autres terres retournées et semées. Je m'inquiète pour elle de la saison qui passe. Je comprends mieux que d'autres : je suis toujours un paysan, Marie, un paysan consacré.

Elle n'était plus là, depuis plus d'une minute. Dans le corridor, on l'entendait pousser un verrou, gourmander le chat, glisser, monter l'escalier. La nuit était commencée.

La matinée du lendemain ressembla à beaucoup d'autres matinées d'avril, dans ce climat du Nord que commande la marée : le brouillard couvrit le soleil dès son lever, et vers onze heures, c'est-à-dire au moment du flux, une pluie fine se mit à tomber. Le vent du large, par grands souffles arrondis comme en ferait la bouche d'un homme, poussait vers l'intérieur, sur les guérets, sur les blés, sur le toit des maisons, des vagues d'eau en poussière, dont on voyait la courbe relevée vers le ciel et toujours voyageant.

Mais, peu après midi, les gens qui eurent affaire soit au curé, soit à la servante, eurent beau tirer la sonnette du presbytère, personne ne vint ouvrir. Et à l'extrémité de la commune, sur le plateau sans arbres, les rares passants de la campagne virent un homme et une femme qui conduisaient une charrue.

Lui, il était très grand, très droit, nu-tête sous la pluie qui collait ses cheveux blancs en houppes désordonnées ; il avait relevé sa soutane jusqu'à la ceinture ; elle faisait bourrelet, tachée de boue, serré par une corde ; et, à longues enjambées, soutenant des deux bras la charrue qui heurtait les pierres, il suivait la pouliche, trop jeune pour travailler, mais courageuse et toute fumante de sueur, qu'avait louée la veuve Chenocourt. Une petite ombre courbée en deux, trébuchante, couverte d'un manteau de misère, se tenait, avec peine, à la hauteur de l'attelage, et, parfois, sur l'ordre du laboureur, levait le manche d'un fouet ou tirait sur une guide. Ni l'un ni l'autre ne parlaient. Autour d'un vieux moulin, posé sur un renflement léger du sol, et d'où les terres coulaient, d'une pente insensible, jusqu'à l'horizon de la plaine, ils traçaient un sillon, puis un autre et un autre encore.

Quand le jour commença à décroître, comme ils étaient arrivés au plus près du moulin, Marie arrêta l'attelage, et dit : — Je ne suis pas comme vous ; j'étais couturière avant de vous servir : je n'en peux plus. Elle était blanche comme le ciel tout lavé et dégagé de nuages qui luisait du côté du vent. — Rentrez donc à la maison, Marie, vous l'avez bien gagné, car la terre était dure. Elle fit quelques pas, descendant les guérets dans le silence qui suit les longues pluies. — Vous sonnerez l'*Angelus*, lorsque l'heure sera venue, dit encore l'abbé. Une voix, comme un souffle, répondit oui. Et sans plus être aidé, tout seul dans le désert des labours et des blés nouveaux, jusqu'à la grande nuit, le curé se remit à défoncer, au pas de la jument grise, la jachère encore longue des trois mobilisés.



JUGÉES PAR NOS ALLIÉS





JUGÉES PAR NOS ALLIÉS

13 Juillet 1916.

L'armée anglaise a bien grandi depuis deux ans. Les soixante mille hommes, envoyés d'abord à notre secours, sont devenus une multitude ordonnée, campée, munie, qui occupe, entre les Belges et les Français, une partie de nos Flandres, de l'Artois et de la Picardie. Plusieurs de nos ports sont pleins de vaisseaux anglais ; nos chemins de fer transportent des régiments anglais, écossais, irlandais, canadiens, australiens, des hommes des plaines ou des montagnes de l'Inde, et tant d'autres par qui s'affirment, non pas seulement la force de l'Empire, mais le mérite d'une politique nouvelle, respectueuse et loyale. Ces soldats font la guerre ; mais, en même temps, ils font un voyage, ils nous découvrent, ou plutôt, dans le cadre limité de plusieurs villes et des campagnes du Nord, ils acquièrent quelques notions, imparfaites et peu liées entre elles, de notre langue,

de nos coutumes et de notre humeur. C'est peu de chose en soi, une science aussi courte, mais c'est beaucoup pour l'amitié, et la longueur de la guerre aura fait, pour la durée de l'alliance, plus que les indications si nettes de la politique et que la volonté des chefs d'Etats. Sans doute, et depuis longtemps, un bon nombre d'Anglais cultivés avaient de la sympathie pour la France. La guerre l'a popularisée. C'est par douzaines qu'on peut récolter aujourd'hui les mots de Tommy ou de ses chefs, appréciant les choses et les gens qu'ils ignoraient la veille. J'en dirai trois seulement, parce qu'ils s'accordent bien, et font honneur aux femmes de nos villages et de nos fermes.

Un sergent recruteur, il y a quelques mois, débite son boniment, sur les marches du monument de Trafalgar, à Londres. Il est énorme, bien nourri, et de façons dégagées. De temps à autre, du bout de son stick, il désigne un des passants qui s'arrête pour l'entendre: «Eh! vous, le joli garçon, pourquoi pas?» Il raconte qu'il arrive de France, qu'il a fait la guerre aux environs de Loos, qu'il y a là de bons camarades qu'il faut aller soutenir, pour l'honneur de l'Angleterre; puis, s'apercevant que l'auditoire s'est accru d'un grand nombre de



EN BRETAGNE
LA PLUS BELLE
PERFORMANCE DE
LA GUERRE, C'EST
LA MOISSON DE
1915



EN FRANCHE-COMTÉ

LES FILLES D'ICI SONT DE BELLES TRAVAILLEUSES

femmes, qui viennent jusqu'au premier rang, et empêchent les hommes d'approcher :

— Vous n'avez pas honte, vous les femmes, d'être là à écouter, plutôt que de faire le ménage, dans vos maisons ? Moi, qui reviens de France, je vous le dis, les femmes de ce pays-là savent cuisiner, et ravauder, et remuer la terre quand il le faut. C'est elles qui « remporteront la guerre », et vous n'arrivez pas à leur talon ! Il exagérât, ce qui est le propre de l'orateur populaire et spécialement du sergent recruteur. Mais ceux qui l'entendirent ne purent cependant douter de la vigueur de sa conviction.



C'EST ELLES QUI
REMPORTERONT
LA GUERRE

Dans le camp d'Ennes, encore tremblantes racine des pins clairse-alignées. Elles forment faisait encore jour, on blancs et de galets bleus de la porte, des plates-plantes des sables. Mais de la fin d'octobre, et, dats dorment, excepté long en large, vive-contre la brume que douzaine d'officiers salle longue, blanche, triques. Quatre sont tout jeunes, étudiants d'Oxford ou de Cambridge, engagés dès la première heure pour la durée de la guerre, contents de vivre et contents



taples, parmi les dunes jaunes au vent et mal fixées par la mès, il y a bien des tentes des rues et des places. S'il verrait les rangées de galets qui dessinent, aux deux côtés bandes, où végètent quelques la nuit est venue, la nuit froide dans la ville de toile, les solles sentinelles, qui vont de ment, le col relevé, pestant souffle la marée. Une demi-achèvent de dîner, dans une éclairée par des lampes électriques. Quatre sont tout jeunes, étudiants d'Oxford ou de Cambridge, engagés dès la première heure pour la durée de la guerre, contents de vivre et contents



d'être là, comme sur un vaisseau, guettés par le hasard, attendant la minute où chacun prouvera qu'il est brave et Anglais. La preuve est faite, d'ailleurs, il ne s'agit que de l'achever. Ils se sont battus, et très bien ; deux ont été blessés ; l'un d'eux, pour se lever, s'appuie encore sur une canne. Tous, pour le repas du soir, comme au club de Londres, se sont mis en tenue numéro un. Ils causent et ils rient ; ils rapprochent leurs chaises, posent

leur serviette sur la nappe, et entourent le commandant et le capitaine qui ne parlent point, ne changent point de physionomie, goûtent quand même les mots drôles, et s'absorbent dans cette opération grave : allumer le havane, rapporté à leur intention, la semaine passée, par leur ami commun, le commodore sir Lewis Putney. Le commandant surtout est un homme taciturne. Gentilhomme terrien, hâlé, le visage couperosé, la tête chauve, les yeux bleus, sanglé dans la tunique barrée de quatre rubans, il écoute cette jeunesse raconter une guerre qu'il a faite lui aussi. La peine de rassembler les idées et les phrases lui est épargnée, mais il revit volontiers les scènes que rappellent les lieutenants, et, à certains noms familiers qui lui viennent à travers la fumée, un grognement répond et sert d'approbation. Eux, les jeunes, ils s'échauffent à comparer les plus beaux traits dont ils furent témoins, les actes de courage d'un chef ou d'un soldat, les histoires qui, presque toutes, n'auront d'autre historien qu'un camarade de tranchée, revenu en Angleterre, et qui répétera, tout le long de la vie : « Voici ce que j'ai vu de plus beau dans ma guerre au pays de France ». Chacun dit son avis et propose un exemple. Alors, le vieux gentleman-soldat retire son cigare, secoue la cendre, et, pour montrer qu'il va parler étend un doigt.

« Non, dit-il, vous n'y êtes pas ».

Les autres se taisent. Cinq paires d'yeux le regardent.

« La plus belle performance de la guerre, enfants, c'est la moisson de 1915, faite par les femmes françaises ! »

Et il ferme à demi les yeux, et se remet à fumer.

La troisième parole que je veux citer a été entendue ces jours derniers, un peu avant l'attaque faite par les Anglais et par nous, sur le front de la Somme. On était au repos ; le soleil avait eu raison, pour quelques heures, des ondées qui sortent de la mer, et, bien que le vent demeurât à l'ouest, tout le personnel de la ferme du vieux Franz Van Vurene est sorti pour faucher l'herbe mûre et faner l'herbe déjà fauchée. La famille est réduite, certes, car il y a quatre fils à la guerre, et tout le travail est fait, à présent, par les deux filles, le dernier fils qui a quinze ans, et le père qui tient en main la faux de son aîné. Ils sont là, dans la moitié haute de la prairie, depuis le petit jour. Les hommes fauchent ; les deux filles, solides et lentes, râtelent le foin de la veille et le mettent en tas ; l'une d'elles est montée sur une meule, et son casque de cheveux luit comme un pavot jaune. La campagne est sans arbres, toute plate ; la couleur des moissons sépare seule un champ de ses voisins.

Or, au bas de la prairie, dans l'herbe haute, près de la charroyère, trois longs soldats australiens sont couchés. Ils fument, ils devisent, et, souvent, l'un ou l'autre regarde la maisonnée au travail. Un étranger passe dans le chemin. Les trois volontaires lèvent la tête. — Eh bien ! messieurs de l'autre côté de la terre, est-ce que la terre de France vous plaît ? — Beaucoup. — Reviendrez-vous y faire un voyage, après la guerre ? Le plus jeune, le plus hardi, qui avait un air superbe de partisan, avec son feutre relevé, a répondu : — Oui, monsieur, je reviendrai, mais pas pour le plaisir du voyage : je reviendrai pour me marier, parce que les filles d'ici sont de belles travailleuses !



UNE JOURNÉE D'AVRIL

UNE JOURNÉE D'AVRIL

7 Mai 1916.

J'ai passé quelques jours à la campagne ; je n'ai pas eu des vacances de Pâques, comme les enfants, mais la vision brève de ce logis, de ce jardin, de cette cour d'un dessin tout français, de cette ferme qui envoie jusqu'à ma fenêtre la fumée de son four et l'odeur du pain nouveau. Quand je suis rentré à Paris, ma marchande de légumes, avec laquelle j'aime à causer, mais qui a perdu tout à fait le sens des choses rurales, m'a demandé :

— Ça devait être joli, en passant ?

— Mais oui.

— Et puis, à la campagne, on ne s'occupe pas tant de la guerre, il n'y a pas de journaux ; ce n'est pas comme ici.

Madame Mahieu, je ne puis mieux vous répondre qu'en vous racontant les impressions et menus événements de mon avant-dernière journée.

Il faisait beau, le matin, mais sans trop : une brise de fin d'hiver, mais qui sentait la fleur, un ciel bleu, coupé de nuages en larges continents, et qui n'avaient point ces franges glorieuses du soir ou ardentes du milieu du jour. Le bleu de ces matins-là expliquerait parfaitement à un enfant, — ces grands amis de l'image, — ce que veut dire : limpidité. A cinq cents mètres en l'air, on y voit voler un oiseau. Je rencontre un ancien qui se rend au bourg, sans doute pour assister à un service : il a son air des dimanches. Je lui fais remarquer trois ou quatre hirondelles, plus petites que des moucheron d'été, et qui tournent au-dessus de nous.

— Les pauvres, répond-il, elles ne sont pas nombreuses ! Comme vous le savez, elles arrivent le jour de l'Annonciation. Mais, juste au moment de leur passage, il a fait une grande tempête, en Méditerranée. Beaucoup ont dû périr. Elles aussi, elles ont leur guerre, cette année.

Au tournant de la route, la campagne est ouverte. Les lignes d'arbres, autour des champs, laissent encore passer beaucoup de lumière et tout le vent qui souffle. Les feuilles ne sont pas toutes hors du fourreau. Même aux plus précoces, il manque d'être épanouies. On ne voit pas de ces grosses souches en boule, qui font, au-dessus des talus, des taches d'un vert épais, et qui va se ternissant, de mois en mois. Toutes ces premières feuilles sont luisantes, ou transparentes, ou protégées par des gaines résineuses, ou enveloppées de poils démesurés qui leur font auréole. Pentecôtes dans les prés, stellaires innombrables au bas des talus, près de l'eau qui achève de tarir, couverte d'algues et de mousses, dans le creux des fossés. Tout ce monde familier me parle comme à l'ordinaire, mais je suis plus distrait que de coutume et comme ceux qui, entendant jaser les petits et ne voulant pas les peiner, disent, sans s'arrêter : « C'est bon, mes petits, c'est bon ! Continuez de vous amuser ! »

Je rentre. Courrier nombreux, pesant, en pyramide sur des journaux, des brochures et des livres. Ah ! une lettre du front ! Elle est de ce jeune ami qui a « tourné-viré », comme disent les bonnes gens, dans tous les secteurs où l'on s'est beaucoup battu. Il peut faire des comparaisons, et déjà parler d'expérience.

« Je couche dans une hutte faite avec des branchages recouverts de boue séchée, et je m'y trouve fort bien, mieux que dans la tranchée que nous venons de quitter. Quel marmitage ! C'est réellement ce que j'ai vu de mieux dans le genre. Mais quels piètres fantassins ils nous opposent ! Ce ne sont plus les Boches de l'Yser, ni même ceux que nous trouvions devant nous au mois de mai dernier. Il n'y a pas de doute, ils n'ont plus le cran nécessaire pour se porter en avant d'une façon efficace. Nous avons été attaqués à deux reprises, et avec si peu d'ardeur de la part des Boches, qu'ils ont été repoussés sans aucune difficulté. Maintenant, nous sommes organisés sur nos positions. Ils n'iront jamais à Verdun. C'est fini. Les prisonniers confirment cette opinion. Les Boches perdent beaucoup de monde, en dehors même des attaques, par le bombardement que nous faisons de leurs cantonnements et de leurs tranchées. La bataille est encore une fois perdue pour eux. Le colonel est allé en première ligne. Il a remis des croix de guerre à ceux qui s'étaient le mieux conduits, il les a embrassés, eux tout couverts de boue ; c'était extrêmement beau et émouvant. »

C'est presque une faute d'ouvrir d'abord les lettres qui ne demandent

rien et qui racontent seulement. La lecture des autres est traversée de souvenirs : « Repoussés..., ils n'ont plus le cran..., encore une fois perdue... ». Les mots sont autrement persuasifs, lorsque, derrière leur souffle, on voit le visage, les yeux et la jeunesse qu'on connaît.

Ce soir, je tâcherai de répondre à quelques-unes de ces lettres. Par ce beau matin clair, « à la fraîche », j'ai d'autre travail à faire, et plus pressé. A peine suis-je penché sur mon bureau, que la porte s'ouvre :

— Monsieur, c'est un jeune homme de la Jeunesse Catholique. Faut-il le faire entrer ?

— Je crois bien !... Bonjour, Jean !... Qu'est-ce que c'est que ce grand papier ?

Il rit en le dépliant. Il a le visage mince, et quelque chose de hardi dans la mine, qu'il a gagné depuis l'an dernier. Il parle vite :

— Monsieur, c'est à cause de notre président. Il a pris du galon d'or. Il a été nommé sergent, et cité à l'ordre du jour. Alors, nous, les jeunes, nous avons fait une adresse pour le féliciter. Voilà !

— Et tu veux que je signe, parce que je suis de ses amis ? Donne bien vite !

L'adresse est plaisante et cordiale, écrite, signée et paraphée en deux pages d'ample format. Le sergent sera content, quand il la lira, dans sa tranchée. Je signe. Le messenger tend la main. Au sommet du hêtre un coucou se met à chanter.

— Jean, as-tu de l'argent, dans ta poche ?

— Oui, m'sieu : j'ai deux sous.

— Alors, puisque tu as de l'argent pendant que le coucou chante, tu n'as plus qu'à beaucoup travailler : tu ne manqueras jamais de rien ! Au revoir, mon Jean !

Je travaille une demi-heure.

— Monsieur, c'est le père Un Tel.

— Que demande-t-il ?

— Il voudrait que monsieur l'aide à obtenir l'allocation.

— Non, par exemple ! Un marchand de moutons ! Un homme qui a du bien ! qui boit toujours, dans les auberges, le meilleur vin du pays ! Vous êtes sûre ? Il demande l'allocation ?

— Monsieur, il dit que tout le monde l'a.

Il faut descendre, essayer de raisonner ce qui ne se raisonne point, une jalousie, et me faire un ennemi, en défendant l'Etat. Cela exige du temps. On a plus tôt fait d'accorder un service que de le refuser. Même quand la partie est perdue, et qu'il n'en doute plus, l'intéressé recommence ses explications.

Dans l'après-midi, de bonne heure, je vais au village. Il est plein de

soldats, comme l'an dernier. Mais ce ne sont plus les mêmes soldats. J'avais quitté des vieux, je retrouve des jeunes. Seuls, les instructeurs, sergents à la barbe cendrée, continuent d'inspecter les sections dans les jeux de boules couverts, d'aller prendre les ordres au bureau de la place, naguère salle de patronage, et d'accompagner les recrues qui, chaque jour, vont approfondir et développer les tranchées que le génie a tracées, là-bas, près d'un taillis, dans la bonne terre à blé retournée comme un gant.

Une femme m'apprend qu'un jeune homme de la commune, un brave, un magnifique soldat, — savez-vous qu'ils sont bien huit ou neuf, déjà, nos décorés de la croix de guerre ? — a été blessé. Gravement ? Je ne sais pas. Je souffre pour lui et pour toute sa ferme dont je devine le toit entre les pointes des chênes. Les merles peuvent rire et le loriot chanter : je m'en retourne triste à la maison.

Une visite m'y attendait. Elles sont rares. C'est une Parisienne, jeune et fine, qui vient nous voir. Elle parle de son mari qui est au front, de ses enfants, un peu des champs, par politesse, puis elle m'apprend une nouvelle dont je suis encore ému, une nouvelle douce à respirer, douce à garder dans son cœur, comme ce grand air pénétré de soleil qui porte le printemps avec lui. Je vais vous la dire. Sans hausser le ton, comme il convient, mais sachant bien le sens profond des mots, cette aimable visiteuse nous dit :

— J'ai voulu louer une fenêtre, sur les Champs-Élysées, pour voir défiler nos troupes après la victoire.

— Eh bien ?

— Impossible : tout est loué ! J'ai interrogé plusieurs amies : il n'y a plus une place !

Que cela est joli ! Cette France qui reste grave, qui n'a pas mis un petit bout de drapeau à la fenêtre, ni pour la Marne, ni pour l'Yser, ni pour les succès de Champagne, ni pour Verdun, mais qui garde entière sa foi dans la victoire et s'apprête à pleurer de joie, au retour de ses soldats !

On peut le télégraphier à Berlin : plus une place !

Vous le voyez : le silence, le repos, le rêve ne sont plus où ils étaient ; il n'y a, partout, que la Grande Guerre !



LA MARCHANDE DE CRÊPES

LA MARCHANDE DE CRÊPES

28 Août 1916

A la chandelle, — une de ces mauvaises bougies de la guerre qui ne méritent point d'autre nom, — la mère Manac'h travaillait pour ses clients, les baigneurs de la côte, amateurs de crêpes bretonnes. L'hiver, elle faisait d'énormes galettes de blé noir, épaisses, assez peu cuites, « mollettes », au goût des gens du pays, retraités de la marine, petits marchands, journaliers ; mais l'été, pour ceux qui n'y connaissent rien, pour les étrangers, comme elle disait, la mère Manac'h fabriquait des crêpes pas plus larges que les deux mains, et si minces, qu'on voyait le jour à travers, et que ces innocents de Parisiens, contents de peu, en vérité, payant bien, polis par-dessus le marché, ne manquaient pas de s'exclamer : « Mère Manac'h, c'est de la vraie dentelle, aujourd'hui ! » Elle remerciait, d'un petit coup de tête qui faisait danser les ailes de sa coiffe ; secouait sur la marchandise un peu de sucre en poudre enfermé dans un tube de fer-blanc, et continuait son voyage hâtivement, car la côte est une dentelle aussi, aux abords de Fouesnant, et la bonne femme, son panier au bras, suivait, chaque vendredi, à quelques détours près, la randonnée du facteur rural.

Elle était donc dans sa cuisine, qui était aussi sa chambre, agenouillée sur les premiers carreaux du foyer, penchée au-dessus du feu. De la main gauche, elle versait, avec une cuiller, un peu de pâte liquide qu'elle étendait de la main droite sur la « galettoire », au moyen d'un petit rateau de bois, de forme triangulaire. En un moment la pâte était cuite d'un côté. Il fallait la retourner. Avec une planchette amincie au bord, la mère Manac'h décollait, soulevait, faisait tourner la crêpe, et semblait jouer à pile ou face.

Certes, elle ne jouait pas. Depuis trois heures d'horloge, elle se tenait là, près de la flamme, les pommettes rouges, tout son large visage rayé par les gouttes de sueur qui descendaient le long de son cou, par les rides du menton. Il était près de onze heures du soir. Depuis plus de quatre heures, les voisins dormaient dans les fermes, entre les haies d'ajoncs qui entourent les maisons et sifflent toute la nuit au vent de mer.

Va, bonne femme de la sainte espèce des mères qui travaillent pour leurs fils, jusqu'à ce que les yeux ne voient plus et que la main s'engourdisse ! Tu travailles pour le tien, pour ce Corentin Manac'h, à la figure maigre et couleur de terre, qui ressemble à ton défunt, — Dieu ait en sa pitié le père Manac'h, vieille mère, et lui pardonne toutes ses saouleries ! — La quadruple pile de crêpes grandit, en arrière, sur la table. Il aura son paquet de chaque mois, bien bourré, serré dans la toile de tes vieilles collerettes, du temps que tu étais jeune et jolie. Où est-il ? Aux armées, secteur postal 42. Les noms des villages où il a passé se confondent dans ta tête, et sonnent le creux, et ne représentent rien pour toi, qui n'as point voyagé au delà de Quimper et de Quimperlé. Allons ! encore une douzaine ! Frotte la galettoire qui fume, avec le morceau de couenne que t'a donné le boucher. Achève ta rude veille du jeudi. La nuit est encore assez longue pour toi qui dors si peu, et que réveille le chant des coqs de la grosse métairie de Carnavon, loin d'ici, dans les pins qui voient les navires.

Quand elle eut fini son travail, et qu'il ne resta plus, au fond du saladier, qu'une petite mare de farine délayée, une lampée de chat, comme elle disait, la femme se releva difficilement, et le feu mourut, car il ne vivait que des poignées d'ajonc sec ou de copeaux, vite consumées, qu'elle glissait sous la galettoire. Un moment elle demeura étourdie, appuyée à la tablette de la cheminée, sur laquelle il y avait un coquillage, un chandelier, une photographie et un crucifix haut comme le doigt. Puis, essuyant son visage et ramenant en arrière ses cheveux gris tout collés sur les tempes, elle alla jusqu'à la porte, et l'ouvrit. Il ne vint pas de vent, mais, d'avoir tout à coup respiré l'air de la nuit, elle eut comme une défaillance, et, droite sur son seuil, les mains aux murs, regardant la terre de son jardin, elle dit :

— Je ne travaillerai plus ! C'est la dernière fois que je fais de la galette, et de la crêpe, et de tout ce fourbi-là !

Puis, répondant à l'objection aussitôt apparue, et comme si elle avait devant elle une personne vivante :

— Eh bien ! quoi ? Je vivrai avec ma « location », et quand Corentin sera revenu, il me fera vivre. Est-ce qu'on est des chiens ?

A peine eut-elle dit cela, que le regret la saisit d'avoir parlé contre une grande chose sacrée, et contre son propre honneur, qui était d'avoir tant travaillé sans



PRÈS DE
CONCARNEAU
LA MER TRAVAILLE

se plaindre, à cause de Dieu qui fit de même. Elle pouvait être pauvre, mais elle savait tout le nécessaire : d'où elle venait, où elle allait, l'explication de la misère et la récompense qui ne tarde jamais beaucoup. Elle se revit petite fille, jeune femme, jeune mère : car toute la peine du passé s'oublie, mais non la joie d'avoir été, dans la vie difficile, une créature à peu près courageuse et de bonne volonté. Un souffle d'air échevela les tamaris qui gardaient le jardin du côté du chemin. Ayant respiré cette fraîcheur si prompte à voyager, déjà offerte à d'autres arbres et à d'autres poitrines, elle pensa : « C'est vrai qu'il y a, dans la paroisse, des femmes plus usées que moi ».

Et, laissant pendre ses mains le long de sa jupe encore chaude, elle traversa le jardin qu'elle cultivait, — trois planches de pommes de terre, trois de betteraves et une d'oignons, — et poussa la barricade de planches qui faisait communiquer le jardin avec le champ. Là, elle s'assit, comme elle avait coutume, sur le tronc d'un cerisier abattu, qui pourrissait le long de la haie. Devant elle, la terre montait, sa terre, son bien, qui portait la récolte de blé noir. Au printemps elle l'avait bêché, elle l'avait semé et sarclé. La lune, à demi-pleine, donnait tant de lumière, qu'on distinguait le rouge des tiges et l'épi blanc du haut, moitié fleur, moitié graine. Entre les deux talus, un



A CONCARNEAU
ÇA SERA SON BIEN

homme de moyennes jambes n'aurait pas fait soixante pas. Une ligne de pommiers partageait le champ tout du long. En haut se balançaient dans la nuit les pins de Carnavon, sur la grande ferme, d'où venait, à l'aube, le chant des coqs.

La mère Manac'h les bras croisés sur les genoux, commen-

ça de goûter du repos et de reprendre sa raison. Plus de fumée, plus d'odeur de graisse roussie. Le vent lui apportait la senteur du goémon, celle du sarrazin, celle des fougères qui meurent vite dans les terres maigres.

— C'est vrai aussi, dit-elle, que mon champ n'est pas grand. Je ne pourrais pas vivre de lui, si Corentin ne rentrait pas. Et même, si le fils revient, faudra qu'il se marie. Ça sera son bien : ça vient du père.

Elle écouta la rumeur qui ne cesse jamais tout à fait, voix puissante même quand elle est douce, qui se lève de toutes les pointes de roches, de toutes les falaises, de toutes les plages.

— La mer travaille. Elle est comme moi, toujours en peine.

Un long moment elle se recueillit, les yeux fermés, songeant à ce beau journalier, Corentin Manac'h, son fils, dont elle n'avait jamais été séparée avant la guerre. Elle revit en esprit son regard doux et têtu. Et, à cause de lui, elle retrouva plus vite la voie parfaite. Les paupières toujours baissées, remuant les lèvres, comme si elle se fût confessée, elle reprit :

— Puisque c'est votre volonté, c'est la mienne. Je continuerai le métier qui me donne si chaud. Mais, s'il vous plait, mon Dieu, que cela serve au garçon qui est dans la tranchée !

C'étaient des mots de repentir, bien simples, mur-





BRETAGNE. A CONCARNEAU

ELLE DESCENDIT JUSQUE SUR LES PLAGES

murés dans la nuit par une vieille Bretonne. Mais, quelle plénitude ! La foi en Dieu et en sa providence s'y trouvait enclose, et la promesse d'obéissance, qui est la plus belle forme de l'adoration, et aussi la confiance dans la réversibilité des mérites. Ils durent toucher la puissance formidable et souveraine qui s'émeut toutes les fois que son nom est prononcé par une bouche humaine ou seulement pensé par une âme.

Le lendemain, la bonne femme a commencé sa tournée, selon son habitude, par le village de La Forêt, d'où l'on peut apercevoir la mer entre les croix du cimetière et les sculptures du vieux calvaire ; elle a traversé tout Fouesnant, qui est

ELLE ÉCOUTA LA
RUMEUR QUI NE
CESSE JAMAIS
TOUT A FAIT



un gros bourg, et où ne manquent pas les jolies filles, bien nippées, que la mère Manac'h divisait en deux espèces : *crambousdour*, celles qui aiment la galette de blé noir, et, *crambouzel*, les autres qui aiment la crêpe de froment. Elle avait un panier si lourd au bras que les acheteuses disaient : « Vous nous apprendrez bien la manière de les faire si fines, mère Manac'h ? — Nenni, mes belles ; tant que Corentin ne sera pas marié, je ne me reposerai point, et même après, ce n'est pas sûr ». Elle descendit jusque sur les plages, puis s'enfonça dans la campagne,

qui monte par étages, lentement, chaude campagne, en vérité, curieuse de la mer et des navires qui passent.

Il s'écoula une autre semaine et la marchande ne manqua ni le lundi, ni le jeudi, de fabriquer la marchandise. Les étrangers fermaient les villas. Il y avait trois semaines que Corentin n'avait donné de ses nouvelles. Une lettre vint enfin, qui n'était pas timbrée comme les autres : au milieu de la légende « Trésor et Postes », elle portait le nom d'une ville.

« Ma petite maman, voilà terriblement longtemps que je ne t'ai pas donné signe de vie. Je ne suis pas mort, mais j'ai bien manqué. Un soir, il y a douze jours, — nous étions arrivés au cantonnement avec la nuit, — j'étais près d'un tonneau vide, et sur le tonneau j'avais mis mon sac, que je débouclais. Sans être annoncé, un 105 boche tombe dans le cellier où je me croyais en sûreté, et je reçois, derrière la tête, une volée de mitraille et de gravier qui m'a fait voir trente-six chandelles et entendre un cent de grillons, pour le moins. C'est la raison pour laquelle je t'écris de l'hôpital. Le lendemain, autour du tonneau, on a ramassé quatre kilos d'éclats d'obus. Je l'ai échappé belle. Rien que des égratignures. Tu peux remercier ; ça fait que nous serons deux. Ça va de mieux en mieux, et j'espère que la présente te trouvera de même. Je ne vois rien de plus à te marquer. Mais tout de même j'ai eu de la chance. Et sais-tu ce que je me suis dit, en me réveillant, ma petite mère ? C'est qu'en faisant tes crêpes du jeudi, tu avais pensé à moi. »



BRETAGNE

CALVAIRE DE LA FORÊT PRÈS DE FOUESNANT

TABLE DES
MATIÈRES

EN BRETAGNE



	Pages
PRÉFACE	5
LE PIQUEUR DUCHEMIN	7
CAMPAGNE	19
LA GRANDE LETTRE	29
FERMES VIDES	41
LE PLUS GRAND SERVICE	49
FIANCÉS	57

EN ANJOU





EN BRETAGNE

	Pages
UNE BELLE FONDATION	67
LA LITANIE	75
LA MAISON DE JEANNE	83
CELLE QUI NE SAVAIT PAS	89
LA JACHÈRE	97
JUGÉES PAR NOS ALLIÉS	105
UNE JOURNÉE D'AVRIL	113
LA MARCHANDE DE CRÊPES	119



EN VENDÉE

CET OUVRAGE A ÉTÉ ÉTABLI
PAR LES SOINS DE CHARLES
EGGIMANN, ÉDITEUR, A PARIS.
COLLABORATEURS : POUR LA
PHOTOGRAPHIE : MM. V. DE MES-
TRAL-COMBREMONT ET A. CHE-
VOJON. — POUR LES DESSINS DE
LA COUVERTURE, DU TITRE ET
DE LA LETTRE ORNÉE : MAISON
ROBÉRIC. — POUR LA PHOTO-
TYPIE ET LA TYPOGRAPHIE :
SOCIÉTÉ ANONYME DES ARTS
GRAPHIQUES (SADAG)

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTÉ
OCTOBRE MIL NEUF CENT SEIZE

[illegible]

CAT. NO. 23 233 **PRINTED IN U.S.A.**

f HD645 .B3
Bazin, René
La campagne française et la
guerre

DATE	ISSUED TO
	192713

192713

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0440308 5

